

**Pierre BAYROU**

# **MES BERGERIES**

**2° Edition**

**ÉDITIONS SUBERVIE  
RODEZ**

A Jean ROSTAND

Dont l'exemple,  
assure ma pensée,  
Rassure mon cœur.

P. B.

11 juillet.

L'herbe est trop mouillée ce matin on donne au troupeau du foin sec. Le long des deux râteliers, les bêtes sont alignées flanc à flanc, dans un ordre si régulier qu'il étonne et fait sourire. La petite chèvre blanche saute et court sur les dos contigus, comme sur un plancher élastique et mouvant. Cet exercice difficile lui met aux yeux une lueur espiègle. De temps à autre, par-dessus les têtes, elle happe une brindille qu'elle tient en travers des dents, comme une moustache postiche qui se résorbe Peu à peu. Les brebis, habituées ou indulgentes à ces facéties, continuent, imperturbables, à tirer et broyer les herbes...

« Il me faut faire de la feuille », dit Aliès. Elle est bonne, pour le moment, d'un vert sombre, fraîche, odorante, saine. Et demain tombera peut-être cette sale nèple, farine blanche, oïdium, qui d'abord fait tousser les bêtes et puis « les crève ». La chèvre-mère est « enflammée », morfondue disaient nos pères : Elle éternue, le nez lui coule : on lui a donné tout à l'heure du pain trempé dans du vin.

\*

\*\*

Certains jours : la fadeur, la vulgarité des pensées que l'on sent naître. Mais il en va d'elles comme des plantes, des fleurs : les plus délicates, les plus aimées sont parfois de piètre venue. Arrive une pluie, un temps propice, on ne sait quoi dans la terre ou dans l'air, et soudain les voilà changées : vertes, vives, jamais vues. Et pourtant ce sont les mêmes disons-nous. Mais non : il n'y a pas des idées, mais des formes d'idées, dont jamais deux ne se ressemblent, dont chacune, à aucun moment, n'est identique à elle-même.

\*

\*\*

8 août.

Puy-laroque, après-midi, deux heures. Après trois mois, je retrouve, dans la même ombre, les mêmes marronniers : mais ces feuilles que j'admirais alors, superposant leurs larges palmes, ces mains fraîches ouvrant au-dessus de moi leurs cinq doigts spatulés, que sont-elles devenues, à quelle pauvre laideur ces quelques jours les ont réduites ! Piquées, salies de lèpre, déchiquetées et racornies, les voilà vieilles déjà, elles aussi ! De loin en loin le vent, gracieusement agile, fait tomber, de l'épaisseur des dômes, un débris sec et noir, pellicule, croûté, squame. Mais tout près d'eux, là devant, la luzerne va bon train : sur son épaisseur verte, où les fleurs font des flaques violettes, des essaims de papillons virevoltent, s'entrecroisent, se rejoignent et s'enfuient. D'autres, bien d'autres déjà sont morts ; mais eux, les « soucis » comme on les appelle ils sont les jeunes du temps chaud - et sont jeunes aussi ces maïs dont les rubans virent, claquent, luisent au vent. Leur tête, comme la cime des palmiers s'épanouit en panache et, sortant des aisselles, à l'abri des feuilles plates, les coques laissent pendre leur barbiche de poils blonds. Il n'y a que le vent d'éveillé : partout, au loin, stupeur, écrasement de ces chaumes où gisent, encore éparées, les javelles et les gerbes. Les vignes, qui rayent de vert cette terre crayeuse, luisent, immobiles. Au lieu de l'accablement qui pèse sur d'autres vies, est-ce un enivrement extatique qu'elles sentent, elles, infatigables buveuses de soleil, qui élaborent, dans la volupté peut-être, le sucre de leurs grappes, les essences, la vertu, cette « âme du vin » qui, pour nous, quel que jour, « chantera dans les bouteilles » ?

\*

\*\*

Heureux penchant : se sentir porté, d'instinct, à la vénération, à l'admiration pour certains hommes - à l'offrande, au don total - à se laisser envahir par la puissance mystérieuse de la grandeur ou du génie : J.R. par exemple, pour moi. Pourtant : lui-même n'a-t-il pas aussi amertume, dégoût, détresse, à reconnaître en

lui ce qu'il y découvre parfois ? Hélas : qu'on soit, de toute sa force et de tout son cœur, déterminé à la modestie, à la patience, à la bonté - qu'on s'épuise à se défendre, qu'on s'astreigne nuit et jour à veiller au créneau, qu'on se drogue de philosophie, de mysticisme ou de prière, de terreur ou d'espérance, vient le moment, toujours, où, la vie cédant sous le pied, on s'effondre dans le sommeil. Ou bien, c'est la torpeur de la confiance, quelque perfide illusion de triomphe ou de sécurité, telle glande qui défaille, telle hormone qui tarit : soudain tout craque et se lézarde, et voilà l'ennemi dans la place. Non par la force mais par surprise tombait toujours l'expugnable : Carcassonne, Montségur.

\*

\*\*

9 août.

Même temps ce matin « qu'il fait lourd ! » dit-on, justement parce que l'air est plus léger, le baromètre étant plus bas. Ici, bergerie de Brassac : le cycle se ferme ; perdu de vue depuis longtemps, le même point de la roue repasse où nous sommes : l'agnelage a recommencé. Six agneaux déjà, dont les deux jumeaux rituels, l'un blanc, l'autre noir, nés, comme l'an passé, de la mère couleur de bure, « burelle » dit-on ici. Une bête, toujours la même, refuse de laisser téter son agneau, à moins qu'on ne la maintienne, ou qu'on lui pose seulement une main ferme sur le dos. Autrement, dès que le petit, humblement, peureusement, tristement s'approche d'elle, elle le chasse à coup de pied. On l'a marquée de rouge : une ligne sur le dos. On s'en débarrassera l'an prochain, car « c'est un lie », me dit-on. Et si c'était défaut de lait, que « l'instinct », toujours sûr, lui rendrait sensible ? Toujours sûr ?

« Figurez-vous, me dit la bergère, que les agneaux maintenant se mettent à manger de la terre. Pas moyen de les en empêcher. Et vous comprenez si c'est dangereux...L'année dernière, il y en avait un qui n'arrivait pas à se remettre, qui traînait, maigrissait. Enfin on l'abat, on l'ouvre et on trouve quoi : une boule de terre, dure comme un roc, qui lui bouchait la panse. » Perversion inexplicable du goût et donc, ici, erreur grossière de cet " instinct » que seul nous fait dire infallible ce besoin de merveilleux et d'absolu qui ne nous lâche pas.

Jeannette prend un agnelet dans ses bras. Lui soulevant le menton : « Regardez, me dit-elle... Vous ne voyez pas ? » En effet, deux barbillons ballants, pareil à ceux des chèvres, pendiculent au cou de la petite bête. « C'est rare, me dit-elle ; mais c'est le bélier qui a ça - celui du Pantre, qu'il nous prête tous les ans... Et ces deux-là, vous les entendez bramer ? Leurs petits sont dedans : elles les appellent. » (On les a laissés dans la bergerie : ils sont trop petits, et il faisait frais ce matin). On arrive à l'étable : les deux mères, trottant, nous y ont précédés. La demi-porte ouverte, un agnelet sort, va droit à l'une. L'autre, sans l'avoir flairé ni apparemment l'avoir vu, impatiente, se dresse contre le portillon refermé, bêle de plus en plus fort. On lui rend enfin son petit.

Ces agneaux nés de la nuit : malingres, efflanqués, le corps étroit comme une lame, comme la tranche d'une main. Et pourtant, sous l'arête du dos, le ventre anormalement gonflé fait besace. Cette débilité est montée sur d'énormes pattes, brutes, rigides : difformité un peu gênante de fœtus, et grâce pourtant, dans la tête surtout, où il y a naïveté, innocence, tendresse : tout ce que tient le doux nom d'agneau. L'agneau, le pasteur, le lait, la laine, l'offrande. Blancher, douceur, humilité : toute une part, la plus secrète et la plus chère, de notre trouble, triste, toujours inquiète humanité.

Quel miracle, ces agnelets ! A peine nés, léchés, les voilà trottinant, bondissant, pratiquant le rite ancestral à deux genoux sous le ventre des mères, ils frappent le pis à coups de boutoir, de leur petit mufler camus, prognathe, aux narines obliquement coupées. Et toujours ce frétillement de leur queue en ficelle, que brusquement à spasmes brefs, ils tortillent comme un ver.

Maintenant, on traite la chèvre. Dans le biberon qu'on a rincé à l'auge de pierre, le lait jaillit, à jets rythmiques, en sifflant. Imperturbable, la bête me regarde (je vois le trait verdâtre de ses prunelles) et poursuit sa manducation régulière, son broiement horizontal. « C'est pour soulager la brebis noire, celle qui, chaque année, double sa mise-bas : allaités au biberon, les agneaux viennent fort bien, contrairement à ce qu'on disait autrefois : nourris au lait de chèvre, assuraient les vieux, les agneaux deviennent fous. »

\*

\*\*

Quelle amertume, quelle leçon ! Je cherche une référence dans Sully Prudhomme, dans ces « Vaines Tendresses » où il y a, je le sais, des vers si bien venus, si exquisément ajustés, humbles, tendres, fuyants comme le sentiment ou la pensée eux-mêmes ; où il y a, sur la musique par exemple, ceci :

*le suis las des mots, je suis las d'entendre  
Ce qui peut mentir :*

*J'aime mieux des sons, qu'au lieu de comprendre  
Je n'ai qu'à sentir..*

A mesure que je feuillette, consternation, tristesse et, non pour l'homme mais pour son erreur, mépris. Ah ! qu'il eût mieux fait de s'en tenir aux seuls vers vraiment nés, apparus, surgis ! - à ces dons de la bonne fortune, de « la bonne aventure éparse », capricieuse, malicieuse, toujours incertaine et fugace ! Composer, construire, fabriquer une œuvre, un poème, un livre : voilà souvent ce que cela donne. A propos de ces admirables « Pensées d'un Biologiste » de Jean Rostand : « J'attendais un livre », écrivait l'autre jour je ne sais plus quelle baderne. Pour ce cuistre professoral, peut-être « les Essais » ne sont-ils pas un livre ? Bourres, greffes, coutures : quel honteux travail d'empailleur ! Lucidité et courage de Valéry qui, ayant vu cela, en a bravement convenu. Facile de donner des fragments ? Trop facile ? Trop facile pour mon chien d'être beau, pour cette fleur d'être odorante, pour ce regard d'être si doux ?

\*

\*\*

11 août (Sainte Suzanne).

Hier, tout hier - l'après-midi même -, exultation, pétilllement, ivresse. Tout, de ces floraisons dans ma tête, me paraissait bon, jusqu'aux plus pâles images, aux plus naïves pensées. J'ai tout de suite reconnu cette redoutable illusion qui me ferait croire au retour en moi de la force et du foisonnement. Mais, pour l'instant, j'avais retrouvé cette plénière joie d'écrire qui chasse de ma vie toute autre chose qu'elle, cette impression de lucidité dans l'allégresse, et que les mots qui m'arrivent, par elle et de moi arrachés, sont tous justes, exquisément et fermement établis - que la sève n'a point tari, qu'elle est toujours et fougueusement jaillissante, aussi riche, savoureuse, nourrie de suc et de vertu, vivante de ma chair et chaude de mon sang. Eclaircies, aumônes, gestes de grâce et de pitié sourires qui guérissent, miséricordes...

\*

\*\*

C'est toujours ce que j'ai préparé qui rate, ce que j'ai prévu qui n'arrive pas. Les mines trop longuement et trop soigneusement bourrées, les miennes du moins, font long feu. Je ne vaud rien aux longs espoirs, aux vastes pensées. à la méticuleuse patience, aux travaux de longue haleine ou de longue main, au projets, aux devis, aux plans. L'effort de compression, de tamisage et de contrôle - de couper, tailler, assembler, recoudre, c'est sur-le-champ, sur le vif et toujours impromptu qu'il me faut le faire. Vite surtout, car aussitôt formé le matériau fond. Une pensée, un mouvement quelconque de l'âme, je n'ai pas toujours le temps de les fixer : ce sont oiseaux rapides qu'il faut happer au bout de l'aile. Sinon les doigts se referment sui, le vide ; brusquement un trou, plein de nuit. Volontairement alors je détourne ma pensée : ce petit grillon qui saute dans l'herbe, c'est peut-être un **nemobius** ? L'attraper le mettre dans le tube... Pendant ce temps, et tandis que ces pensées occupent la scène, sous leurs gesticulations et leur bruit s'est formé tout seul le fruit convoité : et voilà que montent dans la tête, en brillantes bulles, les justes mots, les justes tours.

\*

\*\*

Dans la bergerie odorante et tiède, où il fait si bon, si doux, où l'on sent que vous protègent simplicité, naïveté, vérité et force des choses élémentaires - où les brebis mangeant, broyant, font leur laine et leur lait, où les agnelets grandissent, têtent, jouent, l'un deux a l'air malade, tapi dans un coin, le nez au mur, le dos tourné au reste de son peuple. De temps en temps un frisson, dont tremblent ses pattes : « Il s'est mouillé hier soir ; il aura bien pris mal encore... » Quelques minutes plus tard, le voilà qui se met debout, fait quelques pas sur ses raides échasses et soudain, sur place, bondit. Sauts de carpe, écarts, ruades et, comme les « bronchos », échine arquée et tête basse, les deux pieds en l'air pour finir. On rit, d'un délice obscur, mais profond, exquis, rassurant : il est fait d'attendrissement, de bonté, frais de cette fraîcheur qui vient des choses naturelles, saines, propres encore, d'originelle vertu. Les exercices varient peu. Sur un ou deux thèmes les agneaux exécutent pourtant des variations innombrables, en particulier celle-ci : le simulacre, essai ou parodie, du geste ancestral du bélier. Deux agnelets, tacitement, décident soudain qu'ils sont ennemis. Ils reculent, ils s'arc-boutent et se ruent l'un sur l'autre, le front bas. A peine un bruit mat, le choc des deux crânes secs déjà durs, où deux taches plus sombres - comme la douce auréole d'un sein autour du mamelon - marquent la place où germent dans l'os, tendrement, les cornes futures. Sketches d'un comique charmant, que renouvelle sans cesse une inépuisable invention. Jeux spontanés, de libre jet, d'élan joyeux, d'inspiration et d'impromptu. C'est l'heureuse ivresse des jeunes vies, la détente d'une force qui ne s'inquiète ni d'amuser ni de déplaire - tout cela gratuit, naïf, natif, salubre.

\*

\*\*

Ce n'est ni jeu de mots ni jeu d'esprit : plus un homme se prend au sérieux, moins il l'est. Mais surtout inversement: quoi de plus sérieux, de plus profond que le badin, le narquois Montaigne ? Narquois à son propre égard,

D'abord, et faisant ses pieds-de-nez à sa propre image. Car ce sage, lui du moins, ne parle que de ce qu'il peut connaître: lui-même. Et avec le plus joli des courages, la plus rare des probités : le dire, carrément.

Non, aucun de nous ne vaut bien cher. De là vient sans doute que nous est d'instinct insupportable toute forme d'affection, que nous paraissent comiques et tristes ces masques que tant de gens posent sur leur « trogne rogante » : profondeur, sagesse ou subtilité. A plus forte raison, et d'un dégoût plus âpre, se détourne-t-on de qui exhorte ou reproche, de qui fait morale ou leçon. On se le demande : comment, sans honte et sans alarme, peuvent bien continuer à vivre prédicateurs, censeurs, procureurs, brandisseurs de crosses ou de glaives, bénisseurs, réformateurs ! Bossuet lui-même : je l'aimerais mieux en l'admirant plus si, même après avoir « ouvert un tombeau devant la cour » et fait entendre aux oreilles des grands les prochains rictus de leurs danses macabres, il avait jeté sa pensée, toute sa pensée, jour à jour, dans un de ces ~< bloc-notes » où Mauriac aujourd'hui, pour notre joie et pour le plus pur de sa gloire, jette toute chaude sa vie de l'instant.

Non, rien ne vaut, rien ne dure de ces solennités ou profondeurs postiches, de ces oripeaux, de ces fards. Que restera-t-il du Gide des « Nourritures » et de tel ou tel ', même grand, qui, dans sa terreur de paraître plat, se travaille trop, se roidit et se guinde ?

\*

\*\*

Le bien-être la joie du soir, quand ils m'arrivent, c'est toujours du même sentiment qu'ils sortent : celui d'avoir trouvé, le matin, ne fut-ce qu'un mot qui m'ait semblé bon. Et le merveilleux de l'affaire c'est qu'illusion ou réalité sont pour moi d'un égal secours.

\*

\*\*

Faut-il donc aller si loin, si profond et si longtemps pour prendre quelque idée du merveilleux où nous sommes ? Ce fait, patent, prochain et pullulant parmi la faune humaine, devrait bien, à lui seul, révéler à tous le miracle : que tant de gens en soient à croire qu'on peut se faire, de tout, partout, des « idées claires et distinctes », qu'à elles seules il faut se tenir, se fier, se donner, d'elles seules tirer doctrine et comportement : le prodige, mais le malheur aussi, les voilà. Qui se persuade qu'en tout domaine il peut et doit être « cartésien », que, toujours et partout on doit céder seulement à des « raisons démonstratives », celui-là s'emmure fatalement, par l'effet de sa conviction même, dans le cachot du fanatisme. « Je ne rêve pas, dit-il, je ne propose pas : je démontre, je prouve. Conséquemment, si vous n'opinez pas, vous ne pouvez être, de deux choses que l'une : imbécile ou scélérat. Dans un cas comme dans l'autre, l'honneur et la ,sécurité de l'espèce exigent qu'on vous supprime. Tout le reste : sentiment, mysticisme, poésie, est méprisable et dangereux. »

Ce n'est pas qu'il n'y ait des temps, des lieux, où l'on ne puisse et ne doive raisonner en cartésien, où toute autre attitude, même, serait absurde et redoutable : quand il s'agit, par exemple, d'estimer les méthodiques déductions, les prudentes démarches et les rigoureux contrôles d'un Pascal vérifiant l'expérience de Torricelli. C'est là que « **le très bon Révérend Père Noël, Recteur, de la Société de Jésus à Paris** » se fût mieux trouvé de mettre en quelque doute la vertu de ses syllogismes. C'est là que Descartes lui-même eût bien dû se montrer quelque peu cartésien. S'il se fût incliné alors, sinon de bon cœur du moins par raison, devant l'évidence des faits, de quel ridicule fut-il préservé, pour des siècles, ses maladroits contemplateurs ! Comme l'auraient dû faire encore de plus récents et non moins notoires " cartésiens » à l'égard de Pasteur, après les expériences, de ces fameux « champs maudits » où les bacilles du charbon coulaient leurs derniers jours. Comme tant de contemporains, aussi cartésiens qu'estampillés, endiplômés, embicornés, auraient dû s'incliner de meilleure grâce devant les expériences du franc-tireur Jean-Rostand, le sage héros de la génétique. Mais celui-là les tient maintenant, thuriféraires d'aujourd'hui un peu tard repentis de leurs mépris d'hier, sous les crocs de ses moustaches et l'œil vainqueur de ses crapauds.

\*

\*\*

*Un souvenir heureux est peut-être sur terre  
Plus vrai que le bonheur.*

Meilleur que Martial, qui dit seulement : « C'est vivre deux fois que pouvoir jouir de sa vie passée. »

*... hoc est*

*Vivere bis vita posse priore frui.*

\*

\*\*

La verve de Montaigne, cette liesse d'une âme libre, on la voit de siècle en siècle resurgir dans d'autres vies, toujours la même sous des apparences toujours neuves. Chez Mozart par exemple, le Mozart des **prestissimo** : l'emportement de sa fougue brillante, narquoise, heureuse, folle et tendre (Divertimento n°, 15, au 6° et dernier mouvement).

\*

\*\*

15 août.

Deux agneaux de plus ce matin. Et, vers dix heures, le temps de s'écarter pour « faire de la feuille », en voilà un troisième au retour : mouillé, souillé, par moments tremblant sur ses pattes, mais déjà trottinant, s'essayant au saut et, les deux genoux joints en terre, tétant. Un autre agnelet s'approche de la mère : elle le repousse du front, doucement, indulgente dirait-on et maternelle au fils de !'étrangère. « Allons, je crois

qu'on fera bien de la mettre à part. » Et on la pousse vers le coin de la grange, dans une loge à claire-voie (elle a un nom, que j'apprends aujourd'hui en retrouvant le vieux délice : **lou trénèl**, la nomme-t-on), où l'on parque toute bête qu'il faut protéger de la presse, des ruées et des bourrades - ou bien des facéties et des provocations de la petite chèvre blanche.

\*

\*\*

Je ne retrouve plus l'idée de tout à l'heure. C'est moins elle que j'ai perdue que le monde où elle est née, dont pour toujours je suis sorti. La mémoire, il est vrai, m'en rapporte « l'essentiel », mais seulement le sens, le schéma, la formule, le « digest » comme ils disent - d'un mot si baroquement grossier qu'il traduit parfaitement la bassesse de la chose.

\*

\*\*

Un préjugé défavorable me rend suspectes certaines pensées : celles que je porte trop longtemps en moi avec un trop vif désir de les dire. Je fais bien de m'en défier, de les repousser, de leur lever l'épaule et leur tourner le dos : il y a en effet, dans mon souci de les traduire, quelque chose d'étranger au délice de les sentir. C'est pour elles-mêmes et dans l'instant qu'il faut les aimer, en tirer joie, profit peut-être... Mais toujours je sens en moi ce que Montaigne notait en lui : ce mal, ce tic et cette vanité de les montrer aux autres. Passe encore si j'avais l'assurance ou l'espoir qu'ils y prendront plaisir. Mais non, et je le sais pourtant : ce seront pour eux viandes fades ou fruits blets, oiseaux empaillés, herbes sèches.

\*

\*\*

De refus en repliements, faut-il donc renoncer à tout ? » A tout ? Qu'est-ce donc que ce tout, qui ne serait pas infini ? Vous aurez beau, dix fois le jour, détourner ou baisser les yeux, laisser fuir de vos mains ouvertes les doux oiseaux de paradis, jeter au vent joyaux et biens, il vous en restera toujours assez pour en tirer d'inépuisables joies. Leur petit nombre fait leur foule, leur bon marché leur prix, leur faiblesse leur force, leur humilité leur grandeur.

\*

\*\*

Que signifie tout cela : cette transe qui ne me quitte plus, cette obsession et cette angoisse et aussi, hélas, le sentiment que je ne présume ni ne m'abuse en estimant ce que j'écris ? Les mécomptes, confusions, rougissements et repentir ne m'ont pas cependant, comme à tous sans doute, été chichement mesurés. N'auraient-ils donc servi de rien ? Ne m'auraient-ils pas enfin assuré contre l'infatuation étourdie ? N'auraient-ils pas conféré quelque sévérité à ce juge en moi qui voit tout ? Comme ces vieux beaux, qu'il faut plaindre à coup sûr, en serais-je là que Je ne voie plus, dans mon image du miroir, ces rides, ces fanons, ces cordes à mon cou ? Menace, ou déjà défaite achevée ? Qu'importe, devrais-je dire : puisque, dans l'attente des épreuves, je suis porté par tant de joie, qu'une si brillante lumière pétille dans ma vie, qu'y ruisselle, d'une source si drue, cette eau si pure qui nourrit ?

Reste cette inquiétude : et si c'était seulement « euphorie » du corps, comme « le bruit qui sort des lyres » ? Le mal physique, l'immobilité, l'angoisse, l'ombre approchante de la mort, que feront-ils, que laisseront-ils de moi ? Sortirai-je intact de l'étau ? Lié au chevalet, sous les tenailles et les fers, que me restera-t-il de ce calme bonheur, que je crois aussi solidement attaché à moi-même que le sont mon amour, ma santé présente et ma vie ?... Mais allons, il faut braver ce risque. Cette pensée, il faut la porter sans faiblir, en accepter la présence, endurer de la voir toujours tapie au fond de l'âme, infatigable, inexorable, à l'affût des bonheurs naissants.

\*  
\*\*

17 août.

Bergerie de Brassac : sur le point de repartir, je fais rencontre, au milieu du chemin, d'une équipe de bousiers travaillant une bouse molle. Travail à observer, car il s'agit, cette fois, de géotrupes seulement et parmi eux d'une seule espèce : **le vernalis**, qui tous ces jours abonde. Et je veux voir s'il est bien vrai, comme je l'ai cru jusqu'ici, qu'ils enfouissent sur place, à brassées, Fordure dont ils vivent. Ils sont trois que je vois d'abord s'activant - à même le tas, à tailler, détacher un morceau de fiente. Ils en font eux aussi - et voilà pour moi du nouveau - une boule, mais sommaire, grossière, ni tassée, ni polie: A reculons toujours, selon l'us immémorial chez les bousiers rouleurs de boules, ils la traînent à l'écart et, dans leur terrier préalablement et non loin creusé, ils pénètrent cul-devant. Les voilà tirant leur charge qui disparaît peu à peu. Le plus ardu, visiblement, c'est le travail de découpage. Je vois une femelle qui, depuis dix minutes, s'y acharne, s'y échine. La difficulté vient ici de la consistance du matériau, humide et pâteux, où l'insecte s'engluie, d'où il détache avec peine ses griffes, où longtemps en vain, quelquefois il cherche ses prises. Je vois ses pattes postérieures tâtonner, battre le vide, et, trouvant enfin le ferme, qui reste le mou, s'y enfoncer au lieu d'y trouver appui. Celui-ci va, tirant sa boule, tant bien que mal, cahin-caha, à travers et par dessus les herbes, pour lui forêt de tiges raides, de rosettes, de touffes drues. Toujours hâlant à secousses, il s'entrave, coince son faix. tiraille, glisse, tombe sur le dos, gesticule, tâte l'air de ses six pattes, du bout d'une griffette accroche enfin quelque paille, se rétablit et, sans reprendre haleine, repart.

A un moment le voilà, je ne sais pourquoi, qui plante là sa niche et s'en va en exploration. Je vois s'écarter, lamelles ouvertes en rayons d'éventail, ses courtes antennes roidies. Il s'éloigne. Alors, d'un terrier voisin sort un nouveau puisatier qui trotte tout droit, à déhanchements saccadés, vers la provende à l'abandon. Sans hésitation il l'adopte et, sans se retourner le moins du monde (et les pépins de ses yeux, coincés sous le chaperon, comment feraient-ils pour jeter par dessus l'épaule un regard en arrière ?) par le plus court chemin, sans erreur, sans arrêt et sans changer d'allure, il entraîne vers son puits sa trouvaille ou son larcin.

J'aurai donc appris plusieurs choses : que les géotrupes aussi, bel et bien roulent des boules ; qu'ils les emportent assez loin, au lieu de les enfourner sous le tas ; qu'il ne faut parler d'aucun fait avant de l'avoir constaté ; enfin qu'on ne cesse jamais ni de se tromper ni d'apprendre...

Juste, comme, écrivant ces mots, je pense déjà à fermer mon carnet, un bourdonnement me ronfle à l'oreille : un autre affamé qui arrive. Il survole un moment le chantier, où travaillent maintenant six de ses congénères. Brusquement, il atterrit selon les règles : lourdement, brutalement, impunément. Aussitôt, la tête plongée dans la sanie gluante, au travail ! Et toujours, au sortir du puant immondice, toujours cette netteté, ce poli, ce luisant de vernis bleu, toujours cette pureté de gemme, cet éclat de bijou...

Dernière minute : nouvel et pédestre arrivant, un sisyphes cette fois, toutes gigues à la traîne et qui, fébrile, ardent, empêtré, mais par rien ni jamais détourné de sa route, brinquebale vers le festin.

\*  
\*\*

Lorsqu'on tourne, retourne et martèle un mot sur l'enclume, ce. n'est pas au point où l'on frappe, sous le marteau, qu'apparaît toujours la forme accomplie. C'est d'à côté, de par dessous, de par derrière, qu'on la voit sortir tout à coup.

\*  
\*\*

Retrouvé ce matin ma grange de Paou. Je le vois de loin : la porte est fermée et j'aperçois aussi, toujours en place, la branche-verrou en travers de la poignée. Et subsiste, toujours intact, l'avis, l'appel à la courtoisie du passant, qu'il y a deux mois j'y avais cloué. Mais, m'approchant, surprise, alarme : ce long tuyau de

caoutchouc qui sort de la citerne ! Il rampe sur le couderc et plonge dans la haie de buis. Campeurs ?... Derrière, dans le pré abandonné dont les sauvageons, prunelliers, genévriers, ont entrepris la reconquête, que vais-je trouver, quels intrus, quels profanateurs ? Je fais le tour, mais rien : une auge seulement, un abreuvoir de zinc où le tuyau, fermé pour l'instant d'un bâton de buis, soutire l'eau de la citerne : une eau tranquille et transparente où je vois noyés des sauterelles et des taons. Quelqu'un a donc ranimé, dans cette solitude, la primitive et pastorale vie dont j'ai, longtemps, si tendrement rêvé... Mais les hommes, par bonheur, n'y ont rien dégradé, rien souillé. Je retrouve, dans la grange, le tripode billot, hachuré de coups de serpe, où je m'assieds comme autrefois. Et toujours, autour de moi, le silence, le vide et l'immobilité...

Est-ce le temps, la lumière douce, ce ciel gris, ce vent frais ? Mais comme je les savoure maintenant, cette fête du cœur, cet aliment de la pensée que m'offre aujourd'hui mon refuge ! Et je reviens tout doucement à l'idée qui tout à l'heure voletait autour de mon cœur : cet article de Mauriac, à propos d'André Gide, dans " Le Figaro » d'avant-hier. Ah ! qu'ils se font tort, les plus grands, en nous privant de les aimer ! L'admiration est-elle tout à fait la même, sans la tendresse et la vénération ? Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui je rencontre sous sa plume ce mot si banal, si bas et si faux : « Nous n'avions plus rien à apprendre du **Narcisse** vieilli qui, durant tant d'années, nous a décrit ce que la source lui révélait de sa figure » ? Serait-il donc sans soupçonner lui-même que le plus exquis, le plus profond, le plus passionnant de son œuvre, cela seul qui en survivra peut-être, c'est ce « bloc-notes » justement où tant d'âmes, d'âge en âge se retrouveront dans ce naïf jaillissement ? Et Montaigne, que sans doute il aime et révère (et qu'il devrait bien, pour sa joie et pour la nôtre, relire plus souvent, seul à seul, parmi les pins de Malagar !) Montaigne, le hardi, le profond, le rassurant Montaigne, aurait-il donc fait autre chose, que se regarder dans la source ? Ah ! merci aux Rembrandt, aux Ingres, aux Van Gogh de nous avoir laissé, sans en rien déguiser des laideurs ou des tares, l'image que leur renvoyait leur miroir ! Et puis, - quelle désolante et vieille amertume ! - cette allusion à « l'hypocrisie » de Gide, l'homme, dit-il, « le plus subtil, le plus ondoyant, le plus habile à cacher ses voies ». M'est-il possible à moi-même de dire, de crier mon admiration pour l'auteur d'**Asmodée**, sans entendre quelque bouche crispée de mépris siffler aussitôt : « M... ? Encore un beau Tartufe, celui là ! » ... Et pourtant, pourtant : quelle grandeur fait oublier toutes ces choses ! Dès le titre seulement : « Une âme sur les confins » et puis, de mot en mot, de ligne en ligne une force jaillit qui, d'un coup, à travers l'allégresse, soulève jusqu'à la sérénité...

\*

\*\*

Chacun de nous, en toute chose, « est à la fois juge et partie » : mais partie toujours absoute ou toujours réhabilitée.

\*

\*\*

Le naturel, l'aisance et le vif du premier jet ? Sans doute. Mais le premier jet n'est pas toujours si pur. Et puis, ce qui sourd d'abord n'est pas toujours jaillissement : c'est parfois suintement chétif, l'égouttement d'un essorage. Mais alors c'est qu'il traverse un terrain dur, une âpre et fade argile, ou bien une vase suspendue dans une eau croupie. Non : pour aller haut, l'essor, l'envol, l'involontaire détente qui surprend toujours, c'est à travers un bon air d'innocence, dans une âme un moment lavée, qu'ils doivent jeter leur élan. Qui porte en lui la hideur sale, envie, rancœur, malignité, qui écrit pour se faire un nom ou bien pour vendre un livre, celui-là jamais ne fera rien qui vaille. Pourtant, il y a, comme dit La Bruyère, « des âmes sales, pétries de boue et d'ordure » d'où sont sorties de belles œuvres. Oui, certes, et nous connaissons tel ou tel... Mais ce n'est là ni argument ni sujet d'alarme : c'est qu'à l'instant où montaient de ces vies ces élans et ces songes, une grâce avait fait en elles 'a paix et la lumière. Un instant était tombé le faix des hontes, s'était évaporée la puanteur des vices. Et c'est à travers cette temporaire clarté qu'avaient pu surgir, toutes belles, les choses que nous admirons. Mais il faut cette main sur nous, qui se pose et qui pacifie.

\*

\*\*

En tout, onze agneaux ce matin. Et comme j'arrive à la bergerie, j'assiste à une double naissance : un chevreau blanc, un agnelet. D'une poignée de foin on les bouchonne aussitôt. Les deux nouveau-nés se ressemblent curieusement, à cela près que le cabri est plus hirsute : des crins rudes et pendants au lieu des courtes boucles. Ils font vêtue à ses pattes, étoffant leur noueuse roideur. Mais dans la tête (sauf, chez l'enfant caprin, le menton, de barbe épaissi) le même air de bonté naïve, les mêmes yeux éberlués. Il y a de quoi : premier regard (car ces yeux voient) sur les choses du monde, premières odeurs de l'étable, premiers bruits de piétinements, premières houles de toisons. Tous deux se tiennent fort bien debout, un peu flageolants lorsqu'ils sont immobiles, mais marchant, courant résolument au ventre de leur mère, droit au pis. Les trayons de la chèvre sont épais comme des goulots : « Voyez, me dit Aliès : il est trop petit, il ne peut pas les prendre. » Les mères, horriblement, laissent pendre on ne sait quelle vessie noire. Leurs cuisses et leur queue dégouttent de gluante sanie : « Vous les laissez ainsi, vous ne les soignez pas ? - Pas la peine, me dit-on, ça s'arrange tout seul. Une seule chose : attendre qu'elles aient rendu tout le « faix » avant de les faire boire. » On parque au trènel les nouveaux venus. Et bientôt on donne aux mères une brassée de luzerne sèche : appétissante, nourrissante, lactifère, paraît-il. Pour le cabri : « celui-là, par exemple, on se serait bien passé qu'il naisse ici : on ne pourra pas, de quelques jours, mener la chèvre à la maison, et les chèvres, vous savez, c'est tellement plus fragile que les brebis, quelquefois... »

\*

\*\*

Dans cette nuit du rêve et de la pensée, la nuit commune et natale, que peu de chose suffit à déranger le silence ! Le bruit le plus léger d'une porte qu'on pousse, le jour qui filtre d'une lucarne entrouverte, et voilà que tout s'arrête, tout s'efface. Une parasite pensée qui là-dedans pénètre fait un bruit fracassant qui pétrifie tout. Ces choses ne se laissent pas voir, ne veulent pas qu'on les regarde. Inutile, si la pensée, d'un sursaut, ne sort pas toute formée, toute vêtue, inutile d'aller voir ce qui se passe, de replonger jusqu'à la source. C'est fini, pour toujours peut-être. En tout cas, il faut apprendre à attendre. Comme un grain qu'on oublie des mois, de longs mois d'hiver, seul aux prises dans la terre avec des forces ignorées, comme un joyau « perdu dans les ténèbres et l'oubli, bien loin des pioches et des sondes », peut-être un jour la pensée que : l'on ne voit plus poussera son dard vert ou jettera ses feux.

\*

\*\*

Qu'entend-on par « un homme qui comprend tout », « un homme indulgent », sinon un homme qui voit nettement en lui-même, et qui se juge sans faiblesse ?

\*

\*\*

Que chacun fasse bien son compte : il verra de quel côté, heureux hasard ou malchance, placer le solde créditeur. Nous enflons l'article : « déveines », comme si nous tirions fierté et joie de ces occurrences hostiles. Il est vrai qu'elle est de bien rare saveur, la pitié que nous éprouvons pour nous-mêmes - ce nous-mêmes d'ailleurs que nous aimons, prisons si peu : comment expliquer, sinon, notre horreur de la solitude où, le voyant seul à seul, nous contemplons sa face ?

Nous comptons pour rien les rencontres où nous sont advenus, à notre propre stupeur, des bonheurs immérités : pour moi : trouvaille et capture de la cigale des montagnes, du Parnassius Apollo - occasions où j'avais « une chance de gain contre une infinité de chances de perte ». Pour tant de chasseurs : abattre inopinément, et pas mégarde, une proie qu'ils assurent ensuite avoir posément ajustée. Ou encore : retrouver improbablement tel gibier tombé mort dans un lointain fourré. Et pour tous tant que nous sommes : tant de risques de malheur involontairement et miraculeusement évités, tant d'abîmes mortels si étroitement côtoyés, et dont on mesure ensuite, rétrospectivement, la proximité effroyable

\*

\*\*

Agressifs, hargneux, ce chardon, cette ortie, ces ronces ? Soyons sérieux : seulement armés, défendus par la « sage nature » ou, si vous y tenez, par quelque Providence. Défendus contre ce qui ne menace pas ce brin d'herbe si débile, sans venin comme sans crocs, et qui pourtant, gaillard, à côté d'eux prospère. Comme prospèrent côte à côte, dans notre monde goguenard, la couleuvre et la vipère, la mouche et le frelon, la carotte et la ciguë.

\*

\*\*

Volontiers tu te prévaudrais de ta « science », et même tu rougis maintenant d'avoir pu quelquefois céder à la tentation. Console-toi. Songe au joyeux appétit dont jadis, ayant découvert avec ivresse ces choses, gloutonnement tu les dévorais. Et depuis, ont-elles cessé d'alimenter ta vie, d'y répandre consolations, stimulantes et fécondes joies ? Songe qu'elles étaient pour d'autres, tu le sais, répugnantes nourritures qu'à grand force ils ingurgitaient. Le latin, plusieurs fois vomi, n'a laissé enfin en eux qu'un méconnaissable débris : inerte comme une écharde, comme cet éclat de fer allemand que tu porteras toujours dans ta cuisse. Et pourtant tu le vois : de ce déchet, de cette cendre ils tirent une vanité autrement âpre et assurée que la tienne... « Regarde ! » me disait jadis, de son brancard proche du mien, un compagnon frais-trépané. Et il me montrait, déjà triomphant, la plaque de métal qui luisait à son front.

\*

\*\*

Nous prenons ombrage et humeur de la présomption d'autrui, dès que nous la sentons égale en hauteur à la nôtre. Ce que chacun de nous appelle bon sens, lucidité, sagesse et même « juste milieu », c'est la position fortifiée où lui-même il est parvenu. Et ce lieu moyen n'est pas un lieu bas, ni quelque modeste éminence rencontrée au long d'un chemin plat. Non : c'est le sommet d'où l'on voit si loin, ces vastes, harmonieux et tranquilles paysages. C'est le pic souverain où nous a portés la force de notre génie et la fermeté de nos cœurs. Là-haut juchés, quelle pitié nous prend à voir sous nos pieds tant d'hommes dont la débile vertu ou les erreurs, de route les ont laissés à ces dérisoires hauteurs ! « Le juste milieu » disons-nous, le milieu des choses. Pascal, plus prudemment, allait pourtant plus outre : « **quelque apparence** du milieu des choses », écrit-il.

\*

\*\*

Le mot fameux de Pasteur : « Je laisse ma foi au seuil de mon laboratoire » : qu'il y ait, ou que nous puissions mettre cette cloison au milieu de nos vies : infranchissable, étanche, insonore, c'est cela que je ne comprends pas, que je n'arrive pas à comprendre.

\*

\*\*

Cette euphorie que fait sentir l'ivresse : bienveillance et bonté ruisselant de tout et de tous - allègement, ventilation du monde - simplicité, facilité, évidence partout - sourires rassurants des pires énigmes - proximité des consolations et des panacées - certitude, espoir, bonheur... je n'ai besoin ni d'alcool ni de morphine pour, tous les matins, trouver tout cela : ma cervelle y suffit, et mon cœur. Cette ébriété ne m'est point novice, au moins quant au corps. Et pour le reste, les mirages qu'elle fait lever me sont plus beaux que les autres, plus exquis, plus sûrs - tout fallacieux et perfides qu'ils sont, je le sais.

\*

\*\*

Grange de Paou, dix heures. Retour inopiné, inespéré, du flux pétillant de la source. Retrouvé la douceur du joue-à-joue avec mon « âme » - comme il est si ridicule de le dire et comme j'aime tant à le répéter. Affranchissement, bondissement de joie à jeter aux quatre vents mes chaînes et mes fers, à effacer de mes pieds, à gaillardes ruades, jusqu'à l'empreinte de mes liens. Allégresse la plus pressante et la plus belle : aucune autre joie, aucune autre saveur ne valent celle-là. Dangereuse ivresse sans doute, où l'on ne parvient toutefois qu'à travers la paix du cœur, la sécurité de l'amour, de l'enveloppement d'une autre âme et dans le chant qui nous vient d'elle... Et pourtant : l'admiration, le culte que nous vouent les êtres les plus aimés, au lieu d'être stimulations, nourritures ou défenses, nous sont quelquefois sujets de tristesse, de paralysante terreur.

\*  
\*\*

Histoire naturelle : elle épargne beaucoup de chemin, beaucoup de fatigue pour aller où va tout esprit qui cherche : au bord de l'énigme, du mystère, de la nuit originelle.

\*  
\*\*

Août.

J'arrive à la bergerie : une brebis est en train de mettre bas, de se dédoubler, de souder un anneau de plus à la chaîne des vies. On voit, déjà hors, deux sabots, deux bouts de pattes blanches. La bête continue à aller, venir, gratter la litière, chercher une aire nue pour s'y placer commodément. En apparence, insensibilité, indifférence « comme on fait son lit on se couche » semblent dire ces yeux qu'aucune appréhension n'immobilise ni ne dilate : un arbre n'a pas d'autre émoi quand se détache un de ses fruits. En tout quinze agneaux maintenant et, pour ce seul matin, quatre nouveau-nés. « Il faut croire, me dit-on, que le temps va bien aujourd'hui ! »

\*  
\*\*

Certaines pensées naissantes ne supportent pas qu'on présume d'elles. Comme si, inachevées encore, elles craignaient d'être inégales, une fois venues au jour, à l'idée qu'on se fait d'elles. Rétractions et hargne au choc de l'alarme lorsque, la veille d'un examen, on entend quelqu'un, bienveillant ou jaloux, vous dire : « Oh ! quant à vous, nous sommes bien tranquilles ! » On dirait que non seulement l'être qui le produit mais que le fruit lui-même sont mal assurés de conduire ou de venir à bon terme, au juste temps : le destin, qui devrait parachever cette forme nouvelle, ne va-t-il pas, cette fois, rater son coup ?

\*  
\*\*

Le naturel, dites-vous, alors que l'art n'est qu'artifice, angoisse, effort ? Oui mais pour quoi ? Pour rattraper le naturel justement, qui dès qu'il a surgit nous échappe.

\*  
\*\*

Redoutable disposition, cette sensibilité excessive, cette résonance que les joies, anormalement dilatées et criardes, peuvent prendre dans ma vie. Périlleuse seulement, après tout, à une sorte de « respect humain », sous-produit de la vanité. Hier, par exemple, la découverte de l'extraordinaire Sarlat, où j'errais, comme dans le monde des rêves, non pas tant exalté que bouleversé de tendresse : si peu hors de sens, même, qu'une

affiche annonçant un prochain « festival » n'a pas sur moi manqué son effet : tristesse à évoquer ici ces mascarades sacrilèges et, sur l'humidité de ces pierres, l'arrogance des cabotins. Et, tout à coup, inopinément, parmi tant de gracieuse ou de pensive vétusté, rencontre de cette perfection, qui me sourit de tous ses mascarons et de tous ses meneaux : la maison natale de la Boétie ! Et puis la plaque de marbre où, le cœur gonflé m'étouffant, je lis ces mots, écrits en lettres de ce monde : « Michel de Montaigne ... » Montaigne ! mon maître, mon compagnon, mon ami ... Un peu plus tard, seul dans une ruelle, une ruelle pavée que serraient de nobles logis, je me surprénais à déplorer tout haut l'habitude qu'ont les délices les plus fines de prendre dans ma vie cette intensité monstrueuse. Car mes yeux étaient pleins de larmes ---ces larmes pourtant si douces, mais dont une crainte toujours corrompt la douceur : va-t-on trouver la force, au dernier moment, de les déguiser tout à fait ?

\*

\*\*

Combien plus exposés que d'autres, ceux qui donnent toute leur foi et s'en remettent de leur vie à la bonté, à la pitié, à la justice de quelque Providence ! Car ils leur sont plus nombreux qu'à ceux qui doutent, les sujets de tentation. Tout empêtrés qu'ils sont dans ces idées de récompense, de châtement et de mérite, à chaque méprise de ce juge qui devrait tout voir, quelle séduction redoutable doivent prendre pour eux l'indignation et la révolte ! Combien, temporairement sacrilèges, ont dû, par représailles, lâcher la bride à tout instinct, afin de faire honte à leur dieu sadique de son absurde cruauté !

« **Et que le fruit du crime en précède la peine !** », crie et sanglote Oreste, poussé à bout.

\*

\*\*

Charme du naturel en toute chose : qui n'a rien en lui qui vaille ou qui plaise, le plus dépourvu, le plus obscur des hommes, s'il a pourtant ce privilège de pouvoir en toute rencontre rester seulement ce qu'il est, celui-là provoque bientôt sympathie, respect et même un sentiment voisin de la tendresse. Telle femme, simplement, naturellement effacé, pauvrement vêtue, laide peut-être, a pu inspirer amour et dévotion. Vertu plus rare qu'on ne croit, cette indifférence au jugement des autres. Sous ce tranquille dédain on suppose, on devine le courage de l'acceptation. Consentir à n'être que ce qu'on est et toujours, devant tous, se donner pour tel : qu'il faut lutter longtemps pour en arriver là ! Quelle grave, vraiment noble devise, celle des Ellis : « Prends-moi tel que je suis ! »

Oui, longtemps souffrir, lutter. Lutter pour utiliser au mieux, c'est-à-dire pour notre repos, ce qui de nous, pourtant, reste bon. L'espérance, c'est de bien voir que le bonheur après tout n'est que le fruit d'une victoire : celle qu'il nous est donné de remporter, certains jours, sur le plus perfide démon qui soit, sur le seul mal qui nous dégrade  
l'égoïsme.

\*

\*\*

Bien que fantasque, voici l'août et, de loin en loin reformant leur masse, les terribles chaleurs d'août. C'est le temps où jaunissent les coudercs, ces pâtis qui servent de cour devant les maisons du causse. Les grands jours flambants en ont rôti l'herbe courte. Ça et là quelques chardons secs ébouriffent leurs capitules qui pendent comme des têtes mortes : les poils d'une bourre sale en tombent par paquets. Les épis de l'orge sauvage écarquillent leurs arêtes : elles raclent la peau des chevilles quand on marche pieds-nus ; sinon elles se fichent dans les bas, dans les revers des pantalons, les œillets des chaussures, la toile des sandales. Si l'on se couche un moment sur l'herbe, le soir (mais gare aux piquants des centaurées !) on les sent qui vous grattent le dos, plantés dans la chemise. Et pas moyen d'arracher d'un coup ces petits faisceaux de dards barbelés, lardés dans l'étoffe : toujours s'y agrippe un débris de poil qui s'obstine à piquer la peau. Ces larges feuilles dures, piquantes, recroquevillées et jaunies comme du vieux cartons, ce sont lous pancals, les panicauts, naguère d'un glauque de zinc.

Au crépuscule, quand on vient s'asseoir dehors, sur les pierres qui flanquent la porte, le dos à la muraille encore brûlante, le couderc exhale son odeur de fiente d'oie et d'herbe chaude, odeur puissante, grasse et fade qui monte comme une sueur. C'est alors que les enfants, dans le soir qui n'en finit pas, jouent humblement, les filles surtout, avec le fruit des petites mauves, ces disques charnus, bien rangés et serrés en couronne (quel mucilage écœurant ils laissent dans la bouche !) et que nous appelions - je vois avec tendresse qu'on les nomme toujours ainsi - : des fromageons. Ils imitent en effet, en une réduction gracieuse, les petits fromages du pays, ces rocamadours que promenait autrefois de porte en porte, recouverts d'un linge très ' blanc dans de larges paniers plats, la femme que nous appelions : la fromagette.

Sur ces mêmes coudercs, dès janvier, les pâquerettes ouvrent leur roue à ras de terre. On fait alors des « bagues » avec ces fleurs naïves, toutes raides, si gentiment pressées de sortir de l'herbe au premier espoir du temps neuf. On arrache d'abord les rayons de leur collerette et puis dans ce qui reste, une boule de chair nue, pâle et molle, criblée de points, on enfonce en la recourbant la queue de la fleur. Enfin on enlace ces bagues l'une à l'autre, et voilà les anneaux suspendus de guirlandes ou de chaînes, de sautoirs, de bracelets...

Et les enjeux des parties de billes (on dit **les fouriales** en oc), sait-on en quoi ils consistent souvent, sur nos causses ? Tantôt en grains de « plomb » que nous allions chercher dans des coins secrets, anfractuosité de roc, ébauche d'aven, talus éboulé (il s'agissait de ce minerai nommé pisolitique, si riche en fer dit-on) - tantôt en coquilles de cet escargot blanc et pointu qui abonde dans la terre rouge, et dont les amas ruissellent parfois, pêle-mêle avec la pierraille. On en serre un dans le poing fermé, à la racine de deux doigts et, quand on souffle dedans – mais il faut savoir le placer, dans le gras de la chair - il en sort un coup de sifflet strident, suraigu- Or, chaque coquille a sa dimension et son timbre, chaque poitrine son volume et sa force de « buf »... Ecrivant ces mots, je retrouve le goût de la terre qui rosissait souvent ces petits cônes spiralés, je sens encore sur la langue la fadeur et la matité du calcaire des coquilles, j'ai dans l'oreille la perforation du coup de sifflet qui m'assourdissait. On voyait se tasser et grossir les cous... Et chacun s'épuisait à émettre des sons toujours plus terribles, car il s'agissait déjà d'une épreuve de force, d'endurance, de virilité.

\*

\*\*

L'énigme ? Tenez, en voici la clef . Et leur clef c'est une autre énigme - indéchiffrable, assurent-ils.

\*

\*\*

Elle craint à juste titre de m'apparaître moralement laide, c'est-à-dire haineuse, basse, et qui nourrirait en elle, comme murènes en vivier, des monstres répugnants. Mais quelle erreur : car c'est justement cet effort qu'elle tente qui me la fait priser plus haut. Elle ne sait pas peut être, ou bien ne veut pas croire, que j'ai toujours à faire moi-même, de la lanière et du trident, contre bien des fauves peu jolis. « Belluaires et Porchers » ? Mais voyons, Bloy, nous le sommes tous.

\*

\*\*

Cette ronce rampe, rampe en travers du chemin, pas à pas plaquant au sol, alternativement, comme des ventouses, ses belles feuilles à cinq doigts. Arrivée de l'autre côté, elle plonge la tête en terre et, tout aussitôt, des racines lui sortent du nez. On tire dessus : « regardez ! » : en effet une collerette, un cartilage s'arrache d'où pend en cercle une frange de crampons : blancs, gras, gorgés de suc, d'audace et de vertu. Une bête à deux bouches, et qui mange par les deux bouts ! Créature bizarre en tout cas : mais où le voit-on, l'être qui n'est pas étrange, ou qui tout à fait ressemble à un autre ?

\*

\*\*

« Et le bélier, dis-je, où est-il ? » - « Regardez-le là-bas : vous ne le voyez pas ? » (Il dit toujours l'aret, d'ailleurs, comme les latins disaient : arietem) « Tant que les agneaux ne seront pas tous nés, on le gardera. Au mois d'avril prochain, on en achètera un autre, à la foire d'Espédaillac ; ou bien le Pantre nous prêtera le sien. » « Pourtant, dis-je, les chèvres : il faut bien les « mener au boue ? » Il rit : « Mais non, pour les brebis c'est autre chose : on met le bélier dans le troupeau et on ne s'en occupe plus, ils s'arrangent tout seuls. Il y en a (les brebis portent cinq mois comme vous savez) qui mettent le bélier au mois de novembre, pour avoir en mars les agneaux qu'on vendra en mai - les agneaux de Pâques comme on dit. Mais nous autres, nous aimons mieux qu'ils naissent maintenant en août : dans trois mois, ils pèseront dans les trente kilos, on pourra les vendre, et même les vendre plus cher. Et puis : grands comme ils sont déjà, ils ont plus de chances de résister au mauvais temps, aux premiers froids... Seulement, il nous faudra cette année changer quelques brebis : après sept ou huit ans, vous savez, une bête est vieille... »

\*  
\*\*

Voici venu le temps de conformer mon comportement à mes préceptes, de mettre à l'épreuve le sérieux de mes résolutions : tout somnole en moi ce matin, rien n'y jaillit, rien ne s'y forme, que de chétif et tristement laid. C'est la phase de repos de la fontaine intermittente : berges nues, aridement sèches. Attendre il le faut, tu l'as dit. Attendre sans colère, sans te dire « c'est bien fini », sans révolte ni reniement. Ne rien tenter, ne rien violenter. Respecter ce repos de quelque chose en toi, ce besoin qu'il a de solitude et de silence. Ces visites indiscretes, ces importunités, tu les sais odieuses pourtant, et qui révèlent un si grossier et si brutal sans-gêne. Apprendre, réapprendre à supporter longtemps. Toujours apprendre là aussi. Car la patience a mille formes, et chacune d'elles, quand elle vient, c'est pour nous imposer quelque douleur nouvelle.

\*  
\*\*

Je vois sourire le berger « Regardez là-bas », me dit-il : ma petite chienne blanche, oreille en arrière, œil de biais et queue en cercle sous le ventre, s'enfuit, terrifiée, devant un minuscule agneau bondissant. « Double méprise », là aussi : de la chienne qui se croit en péril, et de l'agneau qui l'appelle en vain, la prenant pour quelqu'un des siens. « Il devait dormir », me dit-on. « Si on ne les compte pas, il arrive ainsi qu'on en perde : comment voulez-vous qu'on les voie, au milieu de ces pierres, de ces rocs tout blancs »

\*  
\*\*

Cinéma : certains ont besoin de l'écran pour voir défiler ces images qui touchent et qui font rêver. Mais pour ceux qui assistent continuellement, en eux-mêmes, à ces apparitions toujours imprévues, point n'est besoin de film - ni de livre d'ailleurs, sinon de loin en loin et par ce besoin de nouveauté qui toujours pourtant subsiste en tout homme. Un créateur, ou celui seulement en qui sans cesse quelque chose se crée : quelle chance se dit-il d'avoir le spectacle chez moi, en moi, à tout heure, partout !

\*  
\*\*

Bien des peines seraient moins lourdes, si quelque humiliation n'en aggravait le poids. Difficile d'accepter d'être mésestimé, mal aimé. Difficile de prendre son parti du dédain ou de l'obscurité.

\*  
\*\*

Visite des X.... elle et lui, rentrant de leur long «beau » voyage : Italie, Egypte, Palestine, Grèce. Elle parle. Je l'écoute. Et c'est bien cela :

*De ses mains est tombé le livre  
Dans lequel elle n'a rien lu.*

\*

\*\*

Grange-Haute, au soleil. Qu'elle est bonne, à cette heure tendre, la torpeur que m'a laissée la fièvre de la nuit ! Et comme il est curieux qu'à travers cette « morne indolence » j'aperçoive pourtant ces pensées, tant de pensées qui se forment au fond. Non pas chétives : mal assurées seulement, comme lasses, persuadées d'avance qu'elles n'ont aucune grâce et que personne jamais ne les aimera. Paresse ? Non : courage d'attendre au contraire, d'attendre sans impatience ni colère, sans céder à cette douceur que propose le dépit : le plaisir d'outrager ce qui, aujourd'hui, m'a refusé son concours, son sourire, ma quotidienne ration de joie. Qui cesse de nous combler est injuste pour nous. Cruel, impardonnablement, qui se détourne un moment vers d'autres pour répartir sur eux certains de ces bienfaits dont il nous accablait. Savoir attendre, oui. Mon fatalisme, c'est cela. Et qui ne me dispense pas, hélas ! ni de combats ni de douleur.

\*

\*\*

Fabre a raison - la cigale est sourde. Aucun bruit, du moins, ne l'effraie. Lorsque mes chiens, mes chiens trop blancs, courent devant moi, à leur approche tout se tait. Mais si je les maintiens derrière, j'ai beau répéter, crier à pleine voix l'ordre rituel . « aux pieds ! », pas une n'interrompt son chant quand je m'approche d'elle à la toucher du nez. S'il s'agit de la grosse, de la cigale-plébiennne, je vois palpiter précipitamment son ventre, qui bat la mesure de son chant. Quant aux femelles, toujours muettes, qu'il est difficile de les voir ! Sinon quand elles se détachent de profil sur le vide du ciel, quelle chance il faut pour que l'œil s'arrête à cette tache grise, sans relief sur les lichens des branches ! « Allons, hâtez-vous ! leur dis-je. Profitez de vos derniers jours ! Août finit, le terme approche. Après vos quatre ans de vie souterraine, il s'achève le mois si court que vous passez dans la lumière. Chanter : dans quelques jours vous serez mortes. »

\*

\*\*

Vu ce matin partir pour son supplice le pauvre chien Toby, que je croyais moins mal aimé : on l'emmène au bout d'une corde. Pourtant, quelle expression de détresse et d'écrasement j'ai surprise au passage sur le visage de son maître ! Un seul allègement à ce poids d'horreur et de honte, une seule excuse hypocrite : se dire qu'à la pauvre bête, inconsciente du sort qui l'attend, un bien pire supplice est peut-être épargné : découvrir tout à coup l'épouvantable cruauté de ce maître qu'il aimait tant.

Mais allons, il faut supporter ces choses. On me disait un jour : « Ce X.... vous le voyez ? Eh bien, chaque fois qu'il apprenait la bonne nouvelle : exécution prochaine d'un « milicien » ou bien d'un « maquisard », non seulement il se ruait à ce spectacle, mais encore il y traînait son fils. » Voir, avidement voir le visage d'un homme qu'on va tuer, qui sait qu'il va mourir, ne rien perdre du regard de ses yeux, de leur dernier regard fixé sur le canon des armes... Et le pire c'est bien ceci : qu'il n'y a aucune « raison » au monde pour condamner cette atrocité, que par mille arguments au contraire on l'excuse ou la justifie. On serait perdu, si on n'arrivait pas à détourner sa pensée de ces abominations qui déshonorent notre espèce, si on n'oubliait pas, au moins par instants, qu'il y a des hommes, des philosophes, des savants, des chrétiens, des femmes, qui acceptent cela, qui légitiment cela et qui donnent leur infamie pour marque de sagesse, de force d'âme et même de charité.

\*

\*\*

Aujourd'hui, première expérience d'un travail rustique: dans le pré de Milou-de-Gineste, là-haut, nous avons chargé des charrettes de foin qui s'en allaient ensuite cahin-caha, dodelinantes, craquant et cliquetant (« comme d'énormes moutons verts » dit joliment Henri Pourrat), dans les prés bossués, crevassés qui plongent brusquement vers le ruisseau de La Bonnette. Ce travail de l'après-midi, je l'aurais trouvé et dit exténuant sans cette succulence de nouveauté qui faisait jaillir en moi une si gaillarde allégresse. Sa force était ma force. Le plaisir, c'est bien évident, comme la nourriture, la chaleur et la lumière, se transforme en énergie. Les forces spirituelles comme les autres ont leur rendement de « travail »... Bon : mais les fourchées : il faut hisser de plus en plus haut à mesure que monte en s'arrondissant le dos poilu de la charrette. Là-haut, le chargeur étreint, tasse, pétrit, foule.

« Tout est là voyez-vous : c'est par les deux bouts qu'il faut commencer. Après, ça va tout seul. Et puis laissez-vous aller ; ne pensez à rien : mieux vous voudriez faire, plus mal vous feriez... »

Ce faisant et tout suant (la poussière me piquait la peau entre les épaules, derrière, sous le col de la chemise ; surtout elle me raclait intolérablement la gorge : « et tousse-que-tu-tousseras » tandis que Milou, silencieusement, pudiquement, riait) - je pensais, rêvais quand même, à furtives bouffées : toujours il en est ainsi, me disais-je, pour tout travail qu'on abandonne au corps. Ce sont des serviteurs diligents et sûrs mais ombrageux, tous ces lutins qui se chargent en nous de faire aller la machine : si l'esprit s'avise un instant de les surveiller, refus général, grève ou discorde... « C'est comme, insistait Milou, pour enfoncer une pointe. Ou bien encore tenez : pour bien frapper d'aplomb sur la tranche, à la forge, avec le « marteau-à-frapper-devant » ; il vous faut regarder, non pas le marteau qui marche, mais la tranche ou le clou qui ne bougent pas... »

Mais revenons à nos carradas de pastura, à nos charriétés de fourrage : pour les décharger ensuite, une fois arrivés devant la grange (de temps en temps une secousse des bœufs tourmentés de mouches imprime un tangage alarmant à la masse souple qui vous porte), il faut chercher de la fourche les brassées libres, arriver à les retrouver l'une après l'autre dans l'ordre inverse du chargement. Sinon les masses de foin enchevêtrées résistent à l'effort de l'outil dont le manche ploie, tandis que tirent douloureusement les muscles du dos, de l'épaule, du flanc. Profitant de la station de la charrette, les bœufs ruminent, le saille au dos comme un toit à deux pentes. Agrégées en noirs amas, les mouches pompent leur sueur, aux flancs, aux genoux, sur le mufler de chair nue et pâle, jusqu'aux bords de la bouche sans lèvres. Toutes sortes de taons appliquent brusquement sur le garrot, entre l'oreille et le fanon, et se gorgent voracement, immobiles, le corps incliné vers la lardoire implantée dans le cuir, extatiquement frénétiques. On voit luire leurs yeux splendides, rayés d'émeraudes, de bronze et d'or.

\*

\*\*

Mon humeur, mes goûts sont « à éclipses », ce qui veut dire que le sont également mes convictions, mes idées - et jusqu'à celle-ci, qu'en ce moment j'exprime.

\*

\*\*

« Je n'en crois que les témoins qui se font égorger » piètre argument, pour l'usage du moins de Pascal en comptait faire. Mais argument très fort, en revanche, pour changer ce soupçon en certitude : la pire erreur et le pire danger, c'est de croire qu'au nom de n'importe quelle vérité puissent être commis n'importe quels crimes.

\*

\*\*

Inespérément, le beau temps est venu : calmes jours de l'arrière été ! En ce moment, quand je lève la tête, le contre-jour m'apparaît d'un bleuâtre pulvérulent. Les feuillages immobiles et les herbes miroitent. Le soleil nage et poudroie dans un ciel lisse, étale comme un lac. Partout cliquettent les faucheuses. Les cordons

de fourrage s'allongent dans les prés : leur vert glauque d'herbes sèches contraste avec le vert roux des espaces frais rasés, avec l'émeraude ardente des regains, avec le noir des haies qui cloisonnent les pentes. Les canards du voisin, parqués contre le mur, de l'autre côté de la route, bavardent intarissablement. Dès que je prends conscience de ce tumulte, il me devient insupportable. C'est un claquement nasillard, enflé soudain d'inexplicables paroxysmes : coups de trompette retentissants, d'une violence qui fait penser à la douleur, à l'alarme, à la révolte ou au désespoir - alors que, si je les regarde émettant ces clameurs, ils m'apparaissent placides, béatement repus, reprenant après chaque coup de buccin leur manducation frétilante, ce gargouillis que fait, en clapotant dans l'ordure, la spatule de leur bec.

Stupidité ! décide aussitôt cet instinct dont rien n'endort la vigilance, dont la moindre excitation déclenche le verdict. Stupidité mais pourquoi ? Parce que nous ne voyons pas la « raison » de ces frénésies, de ces élans spasmodiques - parce qu'ils nous apparaissent sans objet ou hors de proportion avec lui, ou purs réflexes machinaux ou simplement peut-être parce qu'ils nous agacent comme discords, baroques, parodies de la douleur ou de la joie, offensantes caricatures de sentiments humains...

Qu'il est pénible décidément d'accepter de ne pas comprendre ! Pourtant : manquer à voir les limites de l'intelligence, n'est-ce pas être insuffisamment intelligent ? Il n'importe : dès qu'un homme a le courage d'imposer cette conclusion à son orgueil : « c'est un poète » dit-on, avec une commisération qui fait elle-même pitié... Ah ! que de souffrances et de temps perdus, avant de triompher de cette crainte d'être dupe, c'est-à-dire enfant, c'est-à-dire niais ! Dupe de mon cœur, disaient-ils, de ce compagnon versatile et perfide - auquel je sentais pourtant que je devais tout... Mais c'est bien fini maintenant. Non, mon instinct ne me trompait pas : depuis les jours de mon enfance, où je pleurais de délivrance et de délire quand je retrouvais aux vacances l'odeur chaude des prés, où j'embrassais les fleurs une à une en les appelant déjà par leur nom - où, couché par terre à plat ventre, pour mieux goûter mes liesses j'y conviais jusqu'à mon corps, mâchant, les yeux clos, les herbes de la grèze - la vie ne m'a apporté que des « raisons » de plus de chérir tout ce qui vit sans vanité et sans haine, tout ce qui m'entoure et fait route avec moi, tant de compagnons naïfs qui se montrent toujours tels qu'ils sont, gracieux ou laids innocemment, et dont l'exemple me conseille, toujours plus clairement, la simplicité, la confiance, l'amour.

\*

\*\*

Septembre.

Tous ces jours, déjà, sont d'automne. Dans la vallée, le soir, quelle humide fraîcheur : des nappes de brouillard y planent, immobiles. On voit s'élever les peupliers qui se déplument, au-dessus de ces fumées qui coupent leurs troncs. Dans les prés, au verdolement sombre, voici les premières colchiques et ce « cumin des prés » dont le feuillage est en dentelle : le silaüs à l'âtre encens. L'automne ! Un délice, âpre comme une angoisse, serre le cœur mouille les yeux. Oui, l'arrière-saison, le déclin de l'année : et la réclusion dans les songes, les feux de bois, la sécurité des amours... Ce matin, là-haut, dans les pâtis d'Anglars, j'ai vu les premières seilles, écarquillant au ras des herbes leurs grappes de mauves étoiles. Et cheminant parmi, ce coléoptère pansu, globuleux, dont l'allure compassée, le train de sénateur lui ont valu le nom qu'il porte : le timarque, gainée de cuir.

Quelle émotion ! Car j'ai pensé soudain aux jeux de notre enfance, à ces jouets vivants que nous offraient nos grèzes, qu'elles offrent [toujours, je le vois, aux petits des hommes. Cette timarque, nous l'appelions « une bête », nous, « la bête qui fait du sang ». C'est à elle que nous demandions cet émoi, attendu mais toujours vif, ce trouble mystérieux que procurent aux enfants ces paradoxes, ces imitations auxquels la vie paraît se plaire. Nous prenions l'insecte au creux de la main. Copieusement nous crachions dessus pour le submerger de salive : en le regardant se dépêtrer à grand peine de cette glu tout aérée de bulles blanches, nous attendions qu'il émit sa liqueur rouge, ce « sang » qui ressemblait bizarrement au nôtre...

Et les hannetons ? me suis-je demandé bien souvent. Eh bien non : mon enfance ne les a pas connus. Dans certains coins de ce pays sec, monotone désert de pierres et de buis, le hanneton est si rare qu'il est pratiquement inconnu. Ces « leçons de choses » d'autrefois, cette haine qu'on s'efforçait de nous inspirer pour le ver blanc ravageur, j'y pense : combien cela risquait de nous révéler précocement le factice de l'école

! Comme ils devraient être mieux faits, les livres, avec plus d'amour, plus honnêtement 1 Et les maîtres de tous ordres, pourquoi sont-ils si peu curieux, si mal instruits ?

N'importe : j'y gagnais ceci, quant à moi, que le hanneton m'inspirait beaucoup moins d'horreur que de curiosité et de tendresse. Cet insecte de rêve, jouet des enfants paraît<sup>41</sup>, dans les plaines (« Hanneton, vole-vole-vole ! » chantaient-ils là-bas disait-on), l'insecte-martyr, le cher insecte d'acajous a depuis, tenu ses promesses. Quel émoi, le soir où je vis entrer dans la cuisine le premier hanneton de ma vie ! Je le regardais courir sur la table, fiévreux, épanouissant par accès l'éventail de ses antennes, soulevant ses élytres et prenant son essor dans un brusque bourdonnement. Je pensais aux muscles qui font vibrer les ailes, à leur travail impossible à suivre et même à imaginer, pour une trémulation si prodigieusement rapide de cette voilure qui est aussi hélice, à ces plans-porteurs qui aussi propulsent. Miraculeuse mécanique que les hommes admireraient tant s'ils l'avaient eux-mêmes créée, bijou vivant, mon cher hanneton

Eh bien soit, il est rare chez nous, en certains lieux à peu près introuvable. Mais nous avons comme partout le grillon noir, qui ne dédaigne pas, au printemps, l'herbe courte de nos grèzes. Je les revois, les petites margelles lisses de leurs puits : quelques granules de crottin sont épars sur l'argile rouge. Une guirlande de serpolet leur sert de treille, ou bien elles ont comme auvent un pied fleuri de potentille. Mais qu'ils sont difficiles à « tutter », chez nous, ces infatigables chanteurs aux ailes damasquinées : leurs terriers, d'un forage si ardu dans cette terre truffée de rocs, bien plus qu'ailleurs sinuent, zigzaguent ; et la paille s'arrête toujours sur quelque obstacle, avant d'atteindre, au fond de sa galerie, l'ermite vêtu de noir. Il y vient pourtant, l'anachorète, dans la cage de l'enfant. Sur sa « feuille de-cinq-côtes » - c'est une feuille de plantain -, il gonfle ses élytres, il chante en regardant on ne sait où avec ses yeux en pépins secs, et hoche doucement les fils de ses antennes.

« Donne-lui une toste, tu verras ! » (C'est du pain trempé dans du vin). En effet, quelle bruyante ébriété quand les cisailles des mandibules ont mâché ce morceau d'éponge rouge ! On le secoue, on le soulève avec une paille, on le gratte avec un brin d'herbe entre ses ailes vibrantes et la chair de son dos nu : en vain. L'insecte imperturbable racle de plus belle et renforce sa mélopée. Et, pourtant, c'est curieux : rien ne change sur sa face de bois, sur ce front bombé, d'ébène luisante...

Nous avons aussi, tout au long des grands soirs d'été, tes « tailleurs » au vol fougueux, la grande libellule. le rapace puissant voilier. Il cinglait dans l'air chaud, avec les chauves-souris du crépuscule. Il nous frôlait parfois d'un souffle grisailant et, quand on réussissait à le prendre, on sentait crisser entre les doigts ses quatre ailes de mica ou de tulle empesé. On regardait virer autour de sa tête les globes de ses yeux. Ses griffes nous raclaient la peau, et la tige de son ventre se recourbait par dessous.

- « Attention, ça mord ! » criait toujours quelqu'un, à la vue des mandibules qui mâchaient l'air féroce...

Plantes, bêtes et fleurs, chères petites créatures, chers compagnons de traversée... Mais j'y pense : autrefois, il y a si longtemps, dans ces jeux naïfs de l'enfance, serrions-nous vraiment ces gracieuses fraternités ? Plutôt : en prenions-nous réellement conscience au point que nous attendrît leur mystère et que nous rassurât ce que je sens si vif et si doux maintenant : la solidité d'une chaîne, la chaleur d'une présence, l'accompagnement d'un amour ? il a fallu tant de jours hélas ! tant d'angoisse et d'aridité pour que j'aie l'idée seulement, puis le désir et le besoin, de chercher à voir un peu clair dans notre nature et dans notre destin ! Et que d'efforts stériles, avant que mes yeux distinguent enfin quelque intermittente lumière ! Et même : « hallucinations ou réalité » ? chuchote un soupçon, tous les jours, en plein chant de l'espérance ?

\*

\*\*

La bergerie se peuple : la trente-cinquième naissance et de ce matin. Plus de place bientôt. Dès que possible, on fera partir les premiers agneaux : on commencera dans huit jours à les engraisser au maïs. En attendant, on distribue aux mères, comme tous les jours, leur ration d'avoine : deux poignées chaque fois, que deux bêtes viennent manger, leurs têtes dures se heurtant, dans la casserole tenue à hauteur de hanche. D'un coup de baguette sur le chanfrein, qui sonne comme un bois creux, on écarte les importunes. Point de cohue pourtant, point de bourrades : l'habitude a mis sous ces fronts busqués la résignation d'une discipline. « 1 Vous voyez celle-là, qui a une bosse sur la tête ? (au fond de l'étable, je vois luire ses yeux comme des lanternes vertes). Il faut la servir toute seule, et la dernière. Autrement - c'est tous les ans pareil - aucune autre ne veut manger après elle. » On va chercher le biberon, on le rince. L'agneau orphelin, qui attendait ce

moment, écarte la presse et suit pas à pas le berger. On trait la chèvre. Il approche et fixe un œil concupiscent sur le lait qui monte dans la fiole. Dès la tétine assujettie, il se dresse, la happe et, gloutonnement, déglutit.

\*

\*\*

Curieux qu'à toute langue, même vieille, même « bien faite ». capable de tout dire ou de tout suggérer - depuis les choses de la science, ces blocs durs et limpides, bien détachés du reste de l'humain, jusqu'aux plus évasifs frissons, aux plus nébuleux des songes de nos âmes curieux, donc, qu'à tout idiome certains mots manquent Ici ou là : en sorte que, sur le chemin de la pensée, des trous se creusent par endroits : il faut faire un détour pour passer. En français, par exemple : comment se – fait il que nous n'ayons pas l'adjectif qui s'opposerait à profond, comme en anglais shallow est le contraire de deep ? De même nous manquons d'un mot, qui existe en oc, pour dire qu'une sphère a perdu la perfection de sa courbure. Ainsi, la lune un peu avant ou peu après son « plein », ou encore la boule d'un jeu de quilles qui usées, ne roule plus droit : elle est goblo, dit-on ici. Absence d'un mot dans une vieille langue, plus encore qu'une gêne : étonnement, qui se prolonge en rêveries. Un philologue-philosophe, là-dessus, parlerait longtemps.

\*

\*\*

Le difficile, c'est d'arriver à ne pas mépriser, ou haïr, quiconque n'a pas nos goûts, c'est-à-dire - car c'est même chose - nos idées, nos convictions.

\*

\*\*

Que la superstition de la science abêtisse tant d'esprits, c'est merveille soit, mais courante et, dans les deux sens du mot, triviale. Exemple : l'explication qu'ils donnent de ces ronds de champignons, ronds de sorcières ou de fées... Combien s'avisent que, fut-elle juste, tous champignons portant chapeau sur pied devraient dès lors pousser en cercles.

On respecterait, aimerait plus la science si tous les savants, les « vrais » eux-mêmes d'abord, avaient le courage de la probité. Certes, il nous est difficile à tous de triompher de notre vanité. Jean Rostand néanmoins, mais en vain, leur donne l'exemple : « J'aurai traversé l'existence, dit-il, dans un état d'incompréhension effarée » ; ici, la perfection de la forme (comme presque toujours chez lui) est faite de la gravité et, disons-le, de la grandeur, de la beauté de l'âme. Une des plus hautes réussites de l'art, la voilà : cette simple phrase.

\*

\*\*

On donne aux bêtes, aujourd'hui, du son imbibé de vin, et salé. Préalablement, on nettoie, du petit balai de brindilles qu'on va chercher dans l'appentis, les longues mangeoires dont le bois luisant est tout noir. On y répand le son en longue traînée. Les bêtes sont massées dehors, contre la porte, immobiles, corps serrés, têtes jointes touchant le sol, dans cet agrégat de toisons qui est leur formation rituelle contre la chaleur : elles « chôment » dit on. Le vantail ouvert - celui du bas, où je m'accoude ensuite pour suivre l'opération - toutes se ruent vers la friandise, le condiment qu'elles ont senti. En quelques secondes les voilà toutes alignées flanc à flanc : manœuvre irréprochable. Un peu déroutés, les petits émettent un appel tremblé, ce bêlement grêle si bizarrement enfantin. Un peu plus tard, on distribue aux nourrices un peu d'avoine, dans la casserole plate que la bergère tient patiemment à hauteur des têtes. « A toi maintenant, là bas ! » : car toutes ces bêtes, pour moi rigoureusement semblables, ont les connaît une à une, on sait leur tempérament, leur histoire... Humble amitié dont par pudeur on se défend, mais qu'on éprouve, qui est au cœur, bien au secret, bien au chaud... Je pense à la vieille bergère, qui va quitter Jordy d'Anglars et abandonner son troupeau : quand elle

sera loin, là-bas, dans son hameau de Brousses, ne reviendra-t-elle pas, du cœur et du rêve, à furifs élans de tendresse, à ses bêtes qui l'aimaient, à la bergerie odorante, à la « carrétal » dit bois, au silence nu où tinte lou sounal, la grosse cloche en corolle que dandine la vieille brebis

\*

\*\*

La difficulté n'est-elle pas aussi grande, si d'autre sorte, à forger une « sentence » qu'à construire une action, à composer un livre ? On peut soutenir au contraire que l'effort, que l'angoisse du moraliste sont multipliés par le nombre de ses « pensées » - alors que trop de romanciers, visiblement, se tiennent quittes de tout soin une fois leur intrigue nouée et jusqu'au dénouement graduée. Et puis, franchement : que signifient ces discussions, ces mensurations, ces pesées, à propos de difficulté, de peine prise ? Les plus brillantes réussites, souvent, ont moins coûté à leurs auteurs que ne l'imaginent les pions. C'est ce qu'on travaille le plus qui est quelquefois le plus mal venu. C'est quand on s'applique à soigner sa démarche qu'on paraît le plus gauche, le plus ridicule, et qu'on est le moins ressemblant. Il étonnerait beaucoup de lecteurs et confondrait beaucoup de cuistres, l'écrivain qui oserait dire avec quelle rapidité et avec quelle aisance ont été écrits les morceaux les plus admirés. Inversement, qui soupçonnerait, dans telle simplette et courte phrase, le labeur, l'angoisse, le désespoir qu'elle a coûté !

Humiliante peut-être, décourageante si l'on veut, mais la grâce, la beauté, le talent, le génie sont des privilèges, arbitraires dons de fantasques fées. Au fond, tout est bien ainsi : que le premier venu, suant bassesse et vanité, ne puisse composer trois mesures « audibles » dans le temps; que Mozart composait trois symphonies.

\*

\*\*

Ce **fraïssé** - c'est un frêne - qui pousse là, derrière la grange, et dont le feuillage en dentelle promène son ombre sur le toit, qui sait combien de « manches de fronde » il a fournis, il fournira encore aux enfants d'alentour ! Une « fronde » ainsi traduisions-nous en français (quel en est d'ailleurs le vrai nom ?) le mot titolèn, le « jette-loin » de notre enfance, nom local du lance-pierres à tirants de caoutchouc et pochette de cuir : ce cuir, nous le pincions d'un point d'aiguille, pour en faire un sachet plus creux. Puis nous crachions dans ce petit godet : les plombs, ainsi « écartaient » moins.

Quel souvenir, ces frondes ! Résurrection, dans ma petite âme, de l'antique instinct du chasseur, résurgence d'une force éternelle : la neige, le départ pour la chasse aux oiseaux pour l'inconnu, pour l'aventure. Ah ! que de rêves et d'émois faisait lever cette magie : vague sentiment d'un retour aux conditions et aux besoins premiers, dans le premier âge du monde ; dangers, ruses, combats, triomphe, besoin de dominer, de vaincre, d'asservir, débordement d'un trop-plein de force, assouvissement mystérieux !

Bref, le manche de notre fronde, que de soins nous demandait son choix ! Une parfaite symétrie, voilà sa qualité suprême, voilà la forme idéale que nous cherchions d'arbre en arbre, de branche en branche : non seulement parce que l'exigeait, paraît-il, la précision du tir, mais parce que cette élégance était notre fierté, suscitait autour de nous dépits et convoitises. Parmi nos amis les arbres, il y en avait un qui arrangeait assez bien la fourchure de ses branches : c'était la sanguinade, la cornouiller sanguin, celui qui devient écarlate en effet, l'hiver, tant le sang lui vient à la peau lorsque cingle le vent du nord. le cantalès qui souffle de Rodez.

Mais c'était au frêne, en fin de compte, qu'il fallait toujours revenir: lui seul en effet dispose ses jeunes pousses en gobelets d'un U parfait (entre ces deux branches, à gracieuse courbure, il darde parfois un fragile scion). Quelques raffinés l'écorcaient et faisaient chauffer son bois, nu comme un os, pour le durcir et surtout lui donner certaine patine de vieux buis.

Au printemps, c'est lui encore qui nous fournissait de sifflets quand ses rameaux étaient en sève. Nous pratiquions sur l'un d'eux une incision annulaire et puis

Sabo, sabo, tabarèl,

## Que faras un cantarèl

Au rythme de cette mélodie nous frappions la branche, qui « portait » bien sur l'os du genou, avec le manche du couteau, du plat de la corne. Mais attention : la saillie des rivets peut blesser et déchirer l'écorce ! Tout à coup, clac ! un anneau se détachait : en dessous luisait le bois dénudé, tout blanc, baveux de sève. Nous taillions l'extrémité en biseau, nous pratiquions un trou dans l'écorce : je la revois, cette peau d'un vert mat, lisse, piquetée de points blancs ; j'en retrouve l'amère odeur... C'était fini : poussant et tirant comme une coulisse le tube glissant, nous montions et descendions des gammes chromatiques sur ce rustique flageolet.

Quant au sureau qui abrite la citerne et mêle son feuillage à celui du figuier, il nous donnait ces « pétards », ces « bombardes » que nous appelions aussi des « escaloupets ». Il suffisait d'en forcer les tiges : et quelle drôle de chose, cette moelle énorme, spongieuse, sèche, comme morte, d'une légèreté inattendue de papier, de duvet, de quelque chose enfin qui ne serait pas végétal ! Le piston se faisait d'une branche de sanguinade encore, ou de frêne, et la mode voulait que la poignée gardât sa peau d'origine. Nous allions chercher de l'étoupe de chanvre - au besoin nous l'arrachions de nos sandales en tirant sur une bavure de la semelle et, la mâchant, la remâchant, nous la façonnions en projectiles, en petits boulets que nous recevions tout mouillés au creux de la main quand ils jaillissaient du canon avec un « pètt » claquant bien sec...

S'il lit cela - qui sait ? - quelque enfant de chez nous, quelque vieil enfant comme moi, retrouvera peut être lui aussi, car je le sens moi-même en écrivant ces mots, la pression du piston au creux de l'estomac et ce goût fade de filasse qu'on se dépêchait de noyer en salivant abondamment.

\*

\*\*

Ce n'est pas toujours du même visage ou du même pas que les tentations nous abordent. Certaines surgissent soudain devant nous, le regard dur et péremptoire, visiblement résolues à ne souffrir ni refus ni marchandage, à ne consentir aucune remise. Pour d'autres, que nous avons réussi, par fortune, à repousser quelquefois, leur approche et leur façon sont bien autrement circonspectes. Il n'y a dans leurs propos ni commination ni menace. C'est discrètement au contraire que leur voix propose et promet. Elles nous flattent, nous rassurent, nous fournissent d'arguments contre de possibles remords. Elles déguisent à la fois leur dessein et leur ténacité sous un sourire cauteleux. Mais à celles-là même il arrive, aussi patient que soit leur jeu, qu'elles s'épuisent à ces feintes. Que se prolonge pour elles, comme il advient aux joueurs, une de ces périodes de « malchance » où leurs ruses, coup sur coup, se trouvent en défaut, et voilà que paraît faiblir, soit lassitude, soit dépit, leur opiniâtre malice. Cherchent-elles ailleurs une proie plus docile ? Ou bien, par un calcul plus sage, attendent-elles le moment d'attaquer par surprise nos sentinelles endormies ?

\*

\*\*

Sauras-tu jamais ce que je n'oserai jamais te dire à voix haute : quels élans de gratitude et de tendresse me jettent vers toi, absente - quels présents, quelles fleurs Je t'offre, dans le solitaire silence, chaque fois que vient m'envahir l'irruption d'une joie, l'éblouissement d'une lumière ?

\*

\*\*

Illusion ou réalité, n'importe : mais à coup sûr joie d'écrire, de créer. Mais souvent, la conscience revenue et me retrouvant à terre cheminant : était-elle bien pure me dis-je, cette joie - pure de tout espoir de publication, de toute attente de succès ?

\*

\*\*

Ironie des coïncidences toujours ces jeux d'un destin narquois : ces bousiers qui maintenant pullulent, ils sont tous de la même espèce, celle que la science nomme le géotrupe du printemps. Or, au printemps dernier et dans ces mêmes lieux, on n'en voyait pratiquement aucun. C'était un autre, le mutator, ce bijou aux feux changeants qui, à peu près seul, travaillait alors. Et c'est en ce début d'automne et de déclin des jours, c'est dans « la saison surannée, », dans la solennité des derniers soleils que je trouve partout, volant, forant, hissant, poussant, l'escarbot de la jeune saison. Combien de ces luisants bijoux gisent dans le sentier de la grèze ou le chemin du bois, écrasés par les pattes de mes chiens ou bien les sabots du troupeau trotinant

\*

\*\*

« Vivre selon la nature », dit-on, « en revenir aux conditions premières ». Peut-être ; mais la difficulté et les débats commencent quand il faut dire qu'elles sont, pour y conformer notre comportement, ces conditions « originelles ». Faut-il laisser croître partout, comme nous y convient tant de bêtes toujours sauvages et toujours drues, nos duvets, nos poils, « naturelle » vêtue ? Ou bien, comme nous l'assurent les singes (il est vrai que ce n'est pas tous) avons-nous raison de maintenir glabre le pourtour de notre museau ? Est-ce l'exemple de tant de bêtes qu'il nous serait sage de suivre, en cessant de laver, avec une assiduité ridicule, nos pieds, nos mains, toutes les parties de nos corps ? Et si c'était les chats qui seraient les modèles, et qui nous rappelleraient, ces voyants, que c'est en crachant dans nos mains qu'ils nous faut laver le visage ! Faut-il aller tout nu, comme le font avec succès tant de créatures sans plumes et sans poils, « nu comme un ver » ainsi que le dit justement l'image populaire ? Serait-il plus « rationnel » de se nourrir de plancton ou bien de sauterelles, de manger la chair toute crue, de brouter l'herbe ou de vivre de fruits ? « La nature » : au juste, qu'entendons-nous par là ? Que voyons-nous, connaissons-nous, rêvons-nous qui ne soit « naturel » ou : « bien humain » ?

Et de tout ainsi : nos plus claires évidences, nos convictions les plus fermes, tout ce que le bon sens nous propose comme irréfutable, allons-y regarder de près : tout cela croule ou fond sous le regard. L'intelligence, la pensée : acide qui corrode et détruit, phare dont la clarté fait fuir ou paralyse tous ces êtres secrets dont le travail inconnu, au plus profond de nous, nous permet d'exister, et de continuer de vivre.

\*

\*\*

X... me parle, un sourire de triomphe aux lèvres, manifestement baigné d'une illusion de puissance, se retenant tout juste à l'extrême bord du mépris : il a démonté le mécanisme de tel auteur, de tel peintre. Les pièces en sont là, bien rangées sur sa table. il détient le secret du talent, du génie. Il s'étonne avec pitié que tant de gens puissent donner dans ces grossiers panneaux. Sa perspicacité a découvert enfin le « truc » de l'illusionniste... A lire tel critique patenté, portant « label de garantie », à entendre ses ironies, ses indignations, à mesurer la hauteur de son assurance et de son dédain, à noter ses verdicts cassants, ne croirait-on pas qu'il a pénétré lui aussi ce mystère : l'éclair d'une intuition, le surgissement d'une idée, la création d'une œuvre ?

\*

\*\*

Pourquoi telle expression, tel vocable, devenus un beau jour « à la mode » sont ils incontinent adoptés par toutes les classes de tout un pays - A ce phénomène on peut découvrir cent raisons : ni l'une ni l'autre ni toutes ensemble n'éclairent pourtant ce mystère : une Génération entière se ruant, comme une meute sur une curée chaude sur tel mot qu'on lui a jeté. Quant à l'auteur de cette trouvaille, quelquefois de cette invention, contrairement à ce qu'il advient en d'autres matières, il reste toujours inconnu. Ni gloire ni fortune ne lui paieront jamais cet éclair de génie... Un exemple entre cent cette expression qu'à tout propos n'importe qui répète « complexe d'infériorité ». Au sujet de quoi d'ailleurs une idée me vient que me laisse perplexe : pourquoi ne parle-t-on jamais du « complexe » contraire, autrement ridicule et bien plus répandu : le « complexe de supériorité » ?

\*

\*\*

Obsèques de X... A l'église, au cours du service religieux, comme toujours en pareille circonstance, du moins quand l'affliction ne m'atteint pas aux œuvres vives, je surprend en moi, d'un œil plus aigu que jamais, le foisonnement des pensées. Ce que je retrouve aujourd'hui, c'est la difficulté que j'éprouve à garder mon esprit du vagabondage vers des sujets ou des régions où j'aurais honte de le rencontrer. D'autre part, l'évasion réussie, qu'il est donc pénible de ramener la pensée sur les points où l'on sent bien qu'elle devrait rester : le défunt lui-même, son image, le son de sa voix, l'affection qu'on avait pour lui, l'admiration ou la pitié qu'inspire maintenant l'ensemble de sa vie. Plus important encore et plus digne qu'on ne le quitte ni du cœur ni de l'esprit : la peine, si terrible et si prochaine, de ceux qui pleurent devant nous. Et malgré tout la pensée fuit, le rêve échappe...

Les religions, se dit-on par exemple, atteignent en partie leur but, en imaginant ces solennités et ces pompes. Il faut donc aux hommes, pour prendre en considération l'idée de la mort même, celle des autres et jusqu'à la leur propre, il leur faut cet appareil des cérémonies rituelles. Sans aucun doute sont nécessaires au maintien de « l'ordre public », de la morale sociale (si différente de la morale de nos cœurs) ces manifestations collectives, ces fastes, ces uniformes, ces croix, ces ors. Nécessité soit. Mais respectable ? Devrait-on amour et dévotion (au savant, oui, au docteur, oui) ; mais à la drogue qui vous a guéri, à la purge, au davier, à l'aiguille, au scalpel ?

\*

\*\*

L'image est banale, soit, mais qu'y faire, elle est juste: le « forçage » ne donne jamais, fleurs ou fruits, que des produits, éclatants, gracieux peut-être, mais d'un jour. Et ces fleurs comme ces fruits, nous les voyons, humons, goûtons sans retrouver cette sécurité dans la plénitude que nous apportent les belles choses, mêmes humaines, mais de naturelle venue. Un subtil relent d'artifice en gêne le parfum, cet arôme de la beauté, toujours pour nous mystique encens. Ainsi de toute création de l'esprit, de toute oeuvre d'art surtout, de n'importe laquelle de ces figurations du mystère et de la vérité qu'inlassablement nous nous épuisons à tenter. Qu'on le veuille ou non, qu'on s'en accommode ou qu'on s'en irrite, il faut en toute chose, toujours, savoir attendre, laisser croître, laisser mûrir. il faudra toujours à la brebis cinq mois pour que dans son corps s'achève son agneau. Il a fallu cinq jours, ces dernières semaines, pour que germent les raves d'août.

Peut-être faut-il aussi connaître le temps où viendra l'heure, apprendre à souffrir pour l'attendre, le reconnaître quand il vient et peut-être un peu, encore, deviner, sentir son approche. Ils le disent autour de moi : « Val mai sasou que laurazou » : « mieux vaut saison que labourage ». Au-dessus de leur soin, de leur peine, au-dessus même de la force de leur esprit et de celle de leur cœur, ils mettent donc simplement, ces simples, les lois, la volonté, la sagesse ou les caprices de puissances inconnues.

\*

\*\*

Les papillons, qui sont pourtant parmi les plus gracieuses créatures, celles qui nous proposent, nous imposent les plus charmants et les plus doux symboles : c'est justement pour leur trouver des noms que les nomenclateurs, et jusqu'à L'inné même, ont été le plus mal inspirés. Celui-ci, qui vient se poser sur mon bras, c'est mon papillon préféré, celui que j'aime entre tous pour d'autres raisons sans doute mais en tous cas pour celle-ci : que son nom, mais son nom populaire, et l'ermite. Eh bien la science la nommé : un satyre ! Appellation offensante et baroque. Et L'inné, croyant arranger les choses, alléger de féminine grâce la grossièreté de ce pédantisme : Briseis. le nomme-t-il ! Et, d'ailleurs, tout y passe, de la mythologie la plus périmée : le Parnasse, Apollo, Proserpine, jusqu'aux plus obscurs surnoms d'Artémis Orthosia, Amphipyra ! Grâces pourtant ? Hélas non grâce d'école, c'est-à-dire pour tous factices, et que personne vraiment ne goûte, sinon à travers la poussière de vieux débris, restes sans visage et sans voix de tant d'objets qui ont

appartenu à tous, n'ont servi à personne, où tant de scholâtres, qui feignaient de s'en délecter, ont laissé la crasse de leurs doigts.

\*

\*\*

Bergerie de Brassac-d'Anglars, à l'ombre de la citerne. Le beau temps serait-il venu pour rester ? Larges nappes de lumière et de solennité, acheminement triomphal dirait-on vers la chaleureuse, secrète et féconde saison : le solitaire hiver, haï de tous et de moi, par bonheur, si tendrement aimé. Perte d'un jour entier, hier : sentiment de vide et de stérilité - et ces « visites », bienvenues pourtant, de quelques amis vraiment chers. Mais le premier mouvement, qu'elle honte : « ils vont me faire perdre un temps précieux » - ce temps dont je n'avais rien fait, dont je ne ferais rien. Et puis le soir, au souper, inespérément, rencontre, butin, bienveillance 1 J'écoute parler, rêver à voix haute Gonzalès, que déjà j'honore, aime tant. A chaque mot qu'il dit, à chaque observation dont il me rapporte si clairement l'essentiel, mon cœur bat, mon esprit s'apaise. il dit par exemple, cet aviculteur et même aujourd'hui ce généticien attentif : « A l'incubateur, il y a toujours une moyenne de douze pour cent de « morts-en-coquille » l'étrange, la troublante expression !). Avec l'incubation naturelle, toujours cent pour cent d'éclosions. Bien des explications ont été proposées : au premier contrôle rigoureux, hypothèses et présomptions tombent l'une après l'autre, sans recours. Car nous ne sommes plus ici dans le domaine de cette philosophie, et même de cette métaphysique qu'ils appellent : biologie. Comme les médecins, nous sommes affrontés au réel : à la santé, à la vie, à la mort, qui sont des faits irréfutables. Quelque vanité qui ait perverti sa cervelle et faussé sa vision, aucun " éleveur » ne s'obstinera à défendre sous prétexte qu'elle est -x logique » ou qu'il en est l'auteur, telle méthode nouvelle qui extermine ses « parquets »...

« Les antibiotiques ? Ils font merveille... mais pour la première génération seulement. Ensuite tout est à recommencer. Pour un virus, pire encore : au fur et à mesure qu'il croît, il change d'état, de nature et de vertu. Chaque jour renforce ou transforme son pouvoir de résistance. Comme une anguille protéiforme, il se faufile à travers les ennemis qu'on lui oppose, les rafales qu'on tire sur lui. Plus il avance, et plus robuste, plus redoutable on le sent devenir : au bout de quelques jours, il est invulnérable... Les « **conditions** » d'une expérience ? « **Toutes choses égales d'ailleurs** » ? « **Mutatis mutandis** » ? : on se demande quelquefois si ce ne sont pas là propos d'enfants ou bien de fous. Nous croyons réunir toutes les conditions favorables à telle germination, à telle croissance : il sembleraient qu'il y en ait toujours une, l'essentielle, qui échappe à notre prise et même à notre vue... »

Oui, Gonzalès : ce qui accroît tous les jours le respect, l'affection que je lui porte, c'est de le voir, derrière moi, faire le chemin que j'ai parcouru. Parti lui aussi du rationalisme, de « l'agnosticisme » les plus résolus (quels mots hideux et ridicules !), le voilà, à mesure qu'il avance, déconcerté, troublé, ébranlé, triste. Découragé ? Non pas : mais plus prudent, plus retenu, plus attentif, peut-être plus sage. Abdication ? Au contraire : c'est en s'inclinant avec courage devant l'évidence des faits et celle de l'impuissance de sa pensée qu'il honore cette pensée même \_ cette compagne, cette amie peut-être infirme, peut-être aveugle, toujours plus chère cependant.

\*

\*\*

Ces enfants étaient assises dans le pré, sous le vieux pommier tout blanc de lichens et dont les branches touchaient terre. Elles étaient descendues du causse ce matin, de Lucas et de Pourroutou, car chaque ferme du plateau a son pré dans « la rivière ». Deux fois l'an, au moment des coupes, la maison est abandonnée. Tout le monde descend à la **Prada**, sauf les très vieux qui restent là haut, assis sur le balet, le bâton contre la chaise, à surveiller la volaille parsemée dans le couderc...

Ces fillettes donc jouaient en silence avec des pommes « museau de lièvre » - un peu troublées, un peu craintives, dans les ombres, la fraîcheur, le confinement de cet autre monde : un vallon vert. A quel pauvre jeu jouaient-elles ? En tous cas leur groupe muet, le ravissement qui luisait dans leurs yeux m'ont rappelé tendre. ment nos jeux du lointain passé. Les fleurs de lilas entre autres, je les ai revues tout à coup, j'ai retrouvé jusqu'à leur parfum. Nous les arrachions une à une à la grappe et nous faisons tenir debout, en les

pinçant dans un pli du pouce par l'extrémité de leur tube, ces entonnoirs lilliputiens. Etrange sensation d'une mixtion de nos substances, la fleur prolongeant notre chair, excroissance vivante parcourue et chauffée de notre propre sang.

Ces mêmes fleurs de lilas : en les emboîtant l'une dans l'autre, nous en assemblions des cordons flexueux, brisés en zigzag et là. Quelquefois nous les prolongions à l'extrême et le jeu consistait alors à soulever, sans le déformer ni le rompre, l'arc débile et ployant que dessinait leur poids. Il y avait les primevères aussi : de leurs fragments d'inflorescence, disposés côte à côte à cheval sur un fil, nous savions composer des balles ingénues. Et leur saveur ! Douceâtre, gluante un peu, un peu acide une fois épuisé leur arôme sucré, quand nous les sucions, mâchions et remâchions jusqu'à ne plus garder entre les dents qu'une boule fibreuse...

J'ai pensé aux capsules de buis, minuscules marmites vertes, ventruées, si drôlement établis sur leurs trois pieds et que, je ne sais trop pourquoi, nous appelions « crabettes », petites chèvres. Qu'est-ce au juste qui nous troublait dans ce jouet, vivant encore ? Sa forme composée, ses proportions, sa symétrie ? Cette conformité d'une création naturelle avec quelque produit de l'industrie humaine ? Percevions-nous confusément ce qu'un tel jeu de la nature, cette parodie, ce modèle ou ce défi avaient peut-être de mystérieusement intentionnel ?

Et le chèvrefeuille, notre chèvrefeuille d'Etrurie. dont le mystique encens ennoblit et solennise les crépuscules de juin ? Quel enfant n'en a pas sucé les fleurs chevelues ? N'est-il pas curieux du reste qu'il porte ici le nom de **juco-mèl**, suce-miel, qui traduit mot pour mot le **honey-suckle** des Anglais ? Admirable pérennité, dans tout ce qui vit, des impulsions naturelles, s'il est vrai que tous les enfants des hommes, toujours et partout sur la terre, retrouvent d'instinct, d'âge en âge, le sens des liaisons entre les êtres, des affinités, des élans,

\*

\*\*

L'homme est un animal, le plus féroce et le plus faible de la nature, mais un animal pensant. Il ne faut pas que tout l'univers s'arme pour le tourmenter : le moindre remords suffit. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus ignoble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il est immonde et que son « cœur est plein d'ordure » ; l'univers n'en sait rien.

Toute notre bassesse consiste donc en la pensée qui connaît notre malice, la nourrit, l'envenime, la raffine et trouve des raisons pour en tirer fierté. Que chacun de nous, et dans la solitude, travaille donc à bien penser

voilà le principe de la morale.

\*

\*\*

Fabre : contre lui, chez tel ou tel, pourquoi cette hargne, ces mots de haine et de mépris ? Tant de fiel entrainé dans l'esprit qui honnêtement, patiemment, cherche ? Aussi bien, comme il arrive toujours, n'est-ce pas à ses découvertes, c'est à ses théories que l'on en veut. Or, cela même est une sottise. Car de théories, au vrai, il n'en avait point. Mais voyait d'avance, « l'observateur inimitable », ce qui depuis est arrivé : que toutes celles qu'on lui opposait de son temps, et au nom de quoi on le raillait ou le haïssait, se sont l'une après l'autre effondrées, abîmées dans le ridicule. Fabre, en réalité, est tout entier dans ce mot « **Confessons notre Ignorance et disons humblement je ne sais Pour acculer au pied du mur la superbe de nos théories, l'aile d'un moucheron suffit.** » Ou encore dans celui-ci « ... **Elle est l'aveu d'une Ignorance que ne rougira pas de partager tout observateur de bonne volonté.** »

Hélas ! sur ce point, c'est en vain qu'il aura souffert. Rien jamais, ni personne, ne fera comprendre à certains qu'ils ne comprennent pas. De même un philosophe, un savant de cabinet ou d'école, supporteront-ils jamais qu'un homme dise clairement, fermement, les choses qu'eux-mêmes évoquent si mal avec leur argot de métier ? Pardonnent-ils à l'esprit de finesse d'un Bergson d'avoir fait honte à leur pesant, et d'ailleurs faux, esprit de géomètres ? Honte non seulement de sa myopie mais encore et surtout de son défaut de rigueur. De même nos pédants qui donnent dans la science ne comprendront jamais qu'un poète comme

Fabre ait pu voir plus net et plus profond qu'eux-mêmes. Jean Rostand est heureux que son talent et son courage aient enfin réussi à domestiquer tous ces gens. Mais ce qu'ils n'osent plus dire, ils le pensent encore : un grand écrivain comme lui (le sentent-ils, le croient-ils seulement ?) ne sera jamais un homme de pensée.

\*

\*\*

J'arrive : la bergerie est vide. La porte en est fermée pourtant, mais je ne vois ni la barre de bois que l'on place en travers, ni le sac qu'on accroche à deux clous pour aveugler les jours, ni en bas, le long de la pierre du seuil (qu'on nomme toujours l'endalhèra), la planche posée de champ et qui parfait le calfeutrage. C'est qu'il faut faire la nuit à l'intérieur de l'étable : devant la porte bourdonne sans arrêt une multitude de mouches et de taons : audacieux, implacables, prêts à tout pour soutirer de tout animal, même humain, une pinte de sang chaud. Un peu d'ombre défait les mouches : à quoi tient leur « férocité » ? La nôtre, par bonheur, est de tout autre trempe.

La chaleur promet d'être forte : il va falloir, aujourd'hui, rentrer les bêtes de bonne heure. Voilà qui m'explique la présence des quatre fagots lourds de feuilles, déjà pendus à leurs crochets de bois. On se détourne de l'herbe du pâtis, quand un épais soleil en a bu la rosée et qu'elle craque, chaude et rêche sous la dent. Mais dès le retour dans l'ombre de l'étable, comme on se jette avidement sur elle, l'odorante, amère feuillée ! Pour moi, penché sur la porte, je hume un moment, les yeux clos, la poignante odeur que j'aime : suint, fumier, tannin de chêne... et je prends le chemin du bois.

Tout à coup me parvient, de la bergerie que je croyais vide, un bêlement profond, grave comme une prière : je reviens sur mes pas, je pousse le verrou de la porte basse, j'entre et en effet une mère est là, flanquée de son petit, maigrichon, osseux, mais déjà bien campé sur ses gigues difformes. Immobilité des deux bêtes et, dans leurs yeux fixes, luisant de la raie verte qui les coupe en travers, une alarme qui va, croissant. Non, on ne le reconnaît pas, le berger, seul être humain dont il ne faut rien craindre, dont on sait qu'il ne sera pas cruel, impitoyablement, inexplicablement. Quelle alerte ! Ici oui, l'instinct est sûr : ce congénère bipède, c'est un homme, monstre pire que le loup, plus atrocement, hideusement perfide... Affolement. bondissements. Les yeux dilatés de terreur cherchent une issue. Si j'insiste on se ruera contre n'importe quoi, contre la mangeoire ou les murs, au risque de s'y broyer ou d'y broyer l'enfant.

Je referme au plus vite et m'en vais. Le temps de siffler mon chien Whim : que voilà donc, me dis-je, une tardive naissance ! Bientôt deux mois qu'ont apparu dans la famille les compagnons de ce puîné ; trois semaines bientôt qu'ils ont essayé prudemment le mets de l'âge mûr. qu'ils ont happé, puis arraché, d'une torsion latérale, la première herbe de la grèze. Echelonnement des naissances donc, par suite de l'échelonnement (inexplicable celui là : ici le chemin est court du fait à l'inconnaissable) des fécondations.

N'importe, la chose me rassure. Elle m'ôte du malaise où je vivais tous ces jours-ci : n'était-ce pas hier que j'entendais chanter encore une cigale, une cigale de l'orne anormalement attardée ? Auraît-elle, par exception, outrepassé d'un si long temps les bornes de sa vie ? Pareille dérogation aux us d'une race commanderait-elle le doute à l'égard d'une loi que j'ai crue établie ?... Mais non : dès hier soir d'ailleurs la lecture de Fabre m'avait en partie rassuré : lui aussi entendait, jusqu'à la mi-septembre, chanter çà et là quelques tardifs « cancans ». C'est que tout simplement la date du 15 juin ne marque pas l'apparition hors terre de toutes les chanteuses de l'été. Quelques-uns prolongent encore leur existence de mineurs de fond. Même après quatre années de ténèbres, le temps d'accéder à ce monde où « toutes choses seront nouvelles » n'est pas encore venu pour ces larves, elles-mêmes jadis tardivement écloses... Oui, me voilà enfin tout à fait apaisé : car un dogme qui s'effrite, une assise qui chancelle, quelle alerte pour l'esprit, quel trouble pour le cœur

\*

\*\*

« De la Mouche à l'Homme », est-ce un titre bien rassurant ? Le berger qui, le premier, crut bon d'imiter sa chèvre qu'il voyait tirer gaillardise de copieux repas de ciguë, celui-là fut guéri d'un coup, pour toujours, du raisonnement par analogie. Mais sa mort, pourtant exemplaire, n'en a dégusté personne après lui -

personne sinon les simples qui s'entêtent à donner prévalence aux faits sur les songes de leur cervelle. Le rhume aussi, qui défit Descartes, le guérit à jamais des fantasmes de l'intellect. Mais l'ironie de cet amer déboires n'a pas non plus guéri tous les médecins : certains continuent à brandir devant la mort, qui persiste à leur rire au nez, la sentence de mort qu'ils ont prise contre elle.

\*

\*\*

Je dis. quelle manie, quelle épuisante manie d'écrire! Mais en fait cette obsession me délivre d'un pire mal : la détresse où me plongeait jadis mes promenades solitaires dans ces mêmes lieux, parmi ces mêmes buis et ces mêmes rochers, dans le même implacable silence et la même immobilité. Mais c'est qu'alors me semble-t-il mes pensées ou mes rêveries restaient à l'état de bouffées informes. C'était peut-être leur inconsistance et leur mobilité qui, m'emplissant tour à tour et me vidant d'espoir, me rendaient si cruel le jeu qu'elles paraissaient jouer avec moi. A les voir une à une fondre ou changer sous mon regard, quel dégoût me venait pour mon impuissance et ma stérilité ! Maintenant c'est plus virilement que j'affronte, mesure de œil, ces amas confus et flottants. Je les contrains à poser un instant devant moi. Plutôt il se trouve qu'ils prennent corps et forme, qu'ils restent fermes sous ma prise, qu'ils ne fuient plus comme autrefois à se sentir frôler par la rudesse des mots. Or, si pénible qu'il soit, l'effort que je fais pour tracer d'eux quelque hâtif croquis vaut encore mieux que l'égarément de jadis, cette anxiété faite de honte qui ressemblait au désespoir.

\*

\*\*

Comme j'allais ce matin vers la Grange-Haute, pour y retrouver ma niche dans les buis, bien des pensées voletaient dans ma tête. Et mon cœur, encore chaud de les avoir fait naître, était tout attendri par leur grâce d'enfant. Je pensais par exemple à tant de mots aimés, à bien des noms de fleurs, aussi secrètement magiques pour moi que les êtres si doux dont ils m'apportent les images : **aria nivea, samolus valerandi**, tant d'autres dont, dès l'enfance déjà, je composais à mon usage des litanies, des poèmes, des chants. Ah ! qu'ils ont tort, les aveugles, quand ils se moquent de l'obstination d'un Cézanne ou de la folie d'un Van Gogh ! Comme ils se méprennent, les sourds, quand ils raillent le lyrisme d'un Mozart ou d'un Beethoven ! Et Verlaine lui-même :

*Il est juste milieu, Botaniste et pansu...*

Mais à celui-là on pardonne tout, même d'avoir un moment trottiné parmi le troupeau. Ne serait-ce que pour cette amende honorable qu'il a faite un beau jour, le jour où ces noms méprisés l'envahirent, par représailles, de leur mystique incantation :

*Dahlia, lys, tulipe, renoncle...  
Le souvenir avec le crépuscule*

Car il le savait bien lui, qu'il ne faut jamais, fût-ce par dépit d'enfant, ni cracher dans la source, ni se détourner du visage des dieux.

\*

\*\*

Dois-je prendre alarme de ce bien-être que de plus en plus fréquemment j'éprouve à voir se simplifier les choses, se décontracter le visage des énigmes et la vie s'ordonner, s'apaiser, sourire, comme si de tranquilles et même nobles perspectives s'étaient vers un horizon de plus en plus lointain ? Je le sais pourtant : la vérité et notre nature sont telles que la simplicité de toute explication est un signe certain de sa fausseté. En viendrais-je à perdre le sens des complexités infinies, de l'immensité du mystère où tout baigne, où tout va, d'où tout sort ? Non, j'espère. C'est que j'arrive peut-être à cet instant de mon passage où je

prends mon parti de l'impénétrabilité de l'énigme ou de mon impuissance à la déchiffrer. En approcherais-je enfin, de cette sagesse dont j'ai tant rêvé ? J'en conviens maintenant, je m'y résigne ou plutôt je l'accepte : il est inutile, certes, mais surtout il est absurde de se débattre et de se désoler : est-il raisonnable de s'obstiner à la quête d'un objet dont nous sommes certains qu'il n'existe pas dans le monde ?... Et pourtant je reste mal sûr : à mon insu, ferais-je de lassitude sagesse et prendrais-je ma déchéance pour marque de virilité ? J'espère bien que non, puisque je continue à bien voir cela : d'un côté la pensée éclairant son domaine. De l'autre, ou tout autour, l'illimité de la nuit. Entre les deux, une infranchissable et pourtant invisible barrière. Oui, décidément, cette acceptation est bien la sagesse. Car il se trouve qu'elle est aussi délivrance, apaisement, espoir de guérison, bonheur.

\*

\*\*

A peine étais-je en vue de la bergerie, non loin du rebord du Roc, qu'un groupe de perdreaux s'est levé devant moi. Or, j'allais comme on dit « perdu dans mes pensées » (c'est bien la première fois que me frappe la hardiesse d'une si juste image : mais il en est ainsi de bien d'autres formules : l'usage nous a privés d'en goûter la saveur, d'admirer le génie qui les a créées). Bref c'est le bruit d'un envol qui m'a ramené tout à coup à ce point de la terre - ce bruit de tonnerre brusquement déchaîné qui, jadis, dans mes jours de chasseur, me laissait perclus ou dément. J'ai pu quand même en compter six qui filaient droit, en formation lâche, de leur étrange vol sans battement d'ailes, ces ailes courtes et courbées, plans-porteurs par conséquent plutôt que pales d'hélice. Et puis c'est d'un seul élan pris de pied ferme qu'ils sont à l'essor. Une seule impulsion les anime de cette force prodigieuse qui leur permet des vols vertigineux sur des ailes immobiles... Un peu troublé, comme toujours encore, par l'explosion de ce vrombissement, je l'ai pensé qu'un moment après, l'émoi refroidi, à mon grand setter Whim qui quêtait devant moi. Et, en effet, - car il était bien sous le vent, un allègre vent frais qui justement soufflait du nord - le voilà là-bas, tête haute, immobile, « tenant l'arrêt » dans cette émouvante attitude qui fait valoir si bien la noblesse de sa forme. L'arrêt d'un chien : quel mystère encore ! Sur ce point comme sur d'autres, le dressage perd son temps et sa peine. Education, pédagogie, méthodes d'enseignement : rêveries qui seraient aimables si elles ne conduisaient à tant de débats, de colères, de mécomptes et d'irréparables erreurs. Ce trop fameux articles du catéchisme scolaire : « Qu'on lui mette en l'esprit une honnête curiosité à s'enquérir de toute chose », m'a donné longtemps tristesse et alarme : pareille banalité et pareille sottise, était-ce bien lui, mon si cher et si sage Montaigne, qui l'avait un jour proférée ? Avait-il pu donner lui aussi dans cette illusion qui fait croire à beaucoup qu'on peut « mettre » dans un esprit rien qui n'y soit déjà ?

Mais je me rassure, certain aujourd'hui que cette phrase, qui ne vaut que par sa grâce, Montaigne ne l'eût jamais écrite au temps de ses derniers chapitres, où l'on voit s'achever jusqu'à ce miracle de perfection et cette force de délice la forme de son âme avec la forme de son style. Car il n'ignorait plus alors que nous sommes bien impuissants à changer quoi que ce soit aux « lois » de la vie, à la nature de ses forces. Nous ne savons, ne pouvons qu'imiter de plus en plus près ce que nous lui voyons faire : désintégrer un atome par exemple, comme se désintègre depuis toujours, et sans nos artifices, ce qui fait l'odeur de ces moutons ou le parfum de cette fleur.

\*

\*\*

Sénèque, à propos des femmes : « nées pour être passives », dit-il en deux mots : « **pati natae** »

\*

\*\*

J'observe ce matin, pour la première fois, un phénomène singulier que je n'ai vu encore, nulle part, rapporté par personne : dans une friche broussailleuse s'élèvent çà et là des sureaux-hièbles mûrissants (comme les latins disaient **ebula**, nous disons **ébouls par ici**). Or, sur presque tous leurs corymbes, voici que j'aperçois de longs insectes pâles : des grillons d'Italie ! Stupeur pour moi, qui sais à quel point il est rare de

rencontrer en plein jour ce chanteur incolore et débile, dont le trémolo cristallin, le grand été venu, vibre tendrement dans la nuit. Et ce matin c'est une multitude : il n'est guère d'inflorescence qui ne porte deux, trois, jusqu'à cinq buveurs attablés. Car ils boivent, manifestement. Je les vois, le corps incliné, la tête à même les baies, frétilant de temps à autre des longs fils de leurs antennes.

Mais comment et où boivent-ils ? Déchirent-ils l'épiderme des fruits, ou bien cherchent-ils les baies déjà crevées de réplétion pour en siroter le jus qui s'écoule aux pertuis ? Impossible de le savoir : dès que je m'approche un peu trop, une alerte les redresse, les pétrifie une seconde et prestement les précipite, tête en bas, sous le chapeau du lourd corymbe. Surprenante agilité d'ailleurs : ils filent comme des traits sur les boules lisses des fruits. Si bien que neuf fois sur dix je les manque lorsque je leur présente le goulot bâillant de ma fiole à benzine. Un élan, un rapide crochet : évitant cette gueule qui souffle une haleine empestée, ils bondissent et s'envolent. Il faut me résoudre à les cueillir à pleine main, au risque de froisser ou d'écraser, en écrasant les grappes, leur corps si fragile et si mou... Et maintenant, comme j'écris ceci dans l'ombre d'une garrouille, j'ai les doigts poisseux d'une liqueur vineuse qui a résisté au frottement de l'herbe sèche, des sédums gras, des rugueuses feuilles de chêne.

\*

\*\*

Apprendre à attendre en effet, toujours. Aujourd'hui par exemple, où je me sens si pesamment enclin à philosopher, à battre et rebattre quelque idée, à la pétrir et l'essorer jusqu'à consistance de maxime. Attendre que s'apaise ce ridicule appétit, et que mon propre poids me porte un autre jour vers ce que je préfère, ce qui reste le plus secrètement exquis, le mieux fait pour moi, qui me rend la lumière et la paix de l'univers natal : les choses de la nature, les pierres, les fleurs, les bêtes, qui sont mes propres images dans des miroirs mystérieux, « déformants » seulement pour mon esprit distrait.

Mais ce matin la patience m'est douce. Tout me rassure autour de moi. Pourquoi me refuserais-je à cet accueil, pourquoi me détourner de tous ces yeux, ces yeux aimants dont le regard convie : les arbres qui miroitent au vent, le soleil qui chauffe la pierre, qui me caresse les mains, ce silence qui s'ouvre à ma pensée, aux rêves qu'y jette mon cœur ? Et rien de tout cela qui m'en veuille, rien qui me reproche ni ma crédulité ni mes doutes, ni mon hésitation à prendre parti, ni la pauvreté de mes pensées, la naïveté de mes amours et de mes élans d'enthousiasme, ni les choses basses ou les tentations que je sens revenir jour à jour, ni mon impuissance à les empêcher de naître, à les repousser toujours, à les oublier tout à fait.

\*

\*\*

Un sceptique serait moins méprisé ou moins haï si, au lieu de le définir : quelqu'un qui doute de tout, on l'appelait seulement : un qui n'arrive jamais à s'assurer de rien.

\*

\*\*

Que ne donnerait-on pour avoir écrit une seule de ces phrases que Montaigne, partout, laisse tomber négligemment ? Celle-ci, par exemple, qui m'enchanter ce soir : « Celui-là s'y entendait, ce me semble, qui dit qu'un bon mariage se dressait d'une femme aveugle avec un mari sourd. »

\*

\*\*

Désobliger quelqu'un, contrister un ami : quelle honte ! Mais c'est à la terreur qu'elle inspire qu'on doit parfois cet apparent courage : consentir, pour leur être utile, à perdre un temps que l'on croit précieux.

\*

\*\*

Le brouillard est haut ce matin. Il est posé sur le plateau comme un édredon de fumée, comme une couette blanche. En bas, la vallée reste libre, grande ouverte, un peu grise seulement, anormalement sombre à cette heure du jour : la couche de brume, là-haut, tamise, assourdit et, comme le disent si bien les astronomes, occulte en partie le soleil. Tout le long de la montée, prodigieuse multitude de toiles d'araignées, tendues partout, jetées comme des haillons. Un arbre mort, de pied en cap, de bras en bras en était habillé. De près, ce sont napperons et rosettes, compliqués de dessins hardis, d'extravagantes arabesques. Tout cela finement emperlé dans le détail et, dans l'ensemble, lourd comme un épais tissage.

Aussi ne va-t-on pas sortir les bêtes aujourd'hui : rien de plus funeste pour elles que ces toiles gorgées d'eau, ces soyeuses éponges de fils. Dans la bergerie, on jette de haut, par la trappe, le foin sec qui est sous le toit. Il s'en tasse au pied de l'échelle. Ce sont les agneaux qui accourent les premiers : trente-six agneaux qui, décidément, vont bon train, se haussant, s'arrondissant jour à jour et dont la peau déjà se plisse, de la nuque aux reins, de bourrelets parallèles. C'en est fait pour la saison : Fagnejage est terminé. Restent seulement deux brebis infécondes, « bréhaignes » on ne sait pourquoi. « Bonne année, me dit-on. Quelle chance ! L'an dernier au contraire, on n'en finissait plus : mammites chez beaucoup, et même cancéreuses ; agneaux sans appétit, mères sans lait et, les uns comme les autres, bien souvent « gamés » : toussant d'une toux creuse, asthme, bronchite, on ne sait quoi... Une épine de buisson noir qui se fichait entre les ongles, et voilà une suppuration qui ne tarissait plus. En cette année, vous voyez : sans plus de soins ni plus de précautions, pas une de ces misères. On n'y comprend rien... »

J'arrive à la Grange-Haute, j'entre et m'assieds au pied du lit du berger, le dos au mur contre une planche. C'est la première fois, depuis la venue des beaux jours, que le froid me contraint à y chercher refuge. Après la journée d'hier, perdue à tant d'agitations, de palabres, dans un train-train harassant et stérile, quelle détente, quel soupir où cet agacement s'exhale, cette exaspération dont je contenais si mal la poussée ! Une émotion se propage et s'éploie, comme un avertissement solennel, une alarme qui serait douce. Simplement, tendrement : « attention ! » chuchote le silence grandiosément répandu. Pas un bruissement d'insecte, un frôlis de vent dans les feuilles, rien. La grèze, saupoudrée de brouillard, avec ses genévriers qui ont l'air de sapins argentés, s'étale, immobile sous la vaporeuse fumée. Allons, mon cœur : patience, douceur, oubli.

La migraine reprend ses battements au fond de mes yeux, à l'une et à l'autre tempe. Quelle relation, du corps à l'esprit ? Sont-ils ces « compagnons » dont parle Montaigne, et dont l'un pâtirait quand l'autre « a la colique » ? Ne sont-ils pas plutôt les deux aspects d'un être unique, un Janus à double visage, comme la lumière serait, nous assure-t-on, corpuscule et onde à la fois ? Car, même en ce moment où quelque chose est déréglé dans mon cerveau qui souffre, je ne laisse pas de sentir le tuf qui produit et la pensée qui note. Bien que lourde et comme un peu lasse, il y a pourtant une allégresse en moi. Surtout me paraît aussi délicieux que jamais ce jaillissement et ce vertige qui sont l'effet, après tout, d'une sorte d'ivresse. Une ivresse qui ne diffère d'une autre que par le sentiment de sécurité qu'elle ne laisse et parce que, inexplicablement, je la sens plus belle. Du moins ne serat-elle à douleur pour nul autour de moi. Du moins ne fait-elle courir à rien ni à personne le moindre péril d'avilissement.

\*

\*\*

Lectures : lesquelles, on se le demande après tout, sont le plus profitables ? Celles des meilleurs livres ? Pas toujours, à moins qu'elles ne viennent après celles des plus méchants, pour consoler de celles-ci. A lire les gazettes de ces jours derniers - je peux, certes, se dit-on, pécher sur bien des points, de bien des manières. Du moins n'irai je jamais aussi bas que céder à ces complaisances, écrire ou tenter d'écrire, si par malheur je les pensais, ces triviales sottises. Hérésie pédagogique ? Paradoxe ? Non : la perfection continue des chefs-d'œuvre classiques décourage quelquefois. Pareille hauteur semble inaccessible et même, longtemps, inhumaine. Quelques taches parmi rassureraient plutôt en les rendant plus fraternels. On peut aller à l'amour par une espèce de pitié, par le sens que l'on prend d'une communauté dans la faiblesse. En tous cas une chose me paraît sûre : qu'il s'agisse d'art comme de morale, la médication par le dégoût ne reste pas toujours sans quelques bons effets.

\*

\*\*

La science, la vraie science que nous aimons, a beau avertir elle-même de sa propre incapacité, ou de son imperfection provisoire, elle a beau se tenir, par dignité et par prudence, dans l'exceptante réservée, il n'importe : il se trouve toujours assez de faux savants pour défigurer son visage. D'ailleurs, au défaut même des étourderies de ces sots, les gens persistaient à prêter à la science une vertu qu'elle n'a pas, une toute-puissance dont elle est la première hélas à savoir qu'elle ne dispose pas. Superstition de la science, oui ; et la plus tyrannique peut-être de toutes celles que nous raillons. C'est en vain, par exemple, que « la météo » met son public en garde. Elle a beau répéter que ses « probabilités » ne sont pas des prophéties, qu'à peu près tout, de ce qui fait le beau temps ou la pluie, lui demeure encore inconnu, rien n'empêche les gens de dire : « la radio l'avait annoncé » même lorsque "événement a démenti le pronostic. Hier soir encore : le temps pour elle d'informer les hommes que leur décor familial serait éclairé demain de la lumière de la veille, voilà que se préparait quelque part cette opération inconnue qui a remplacé le toit des brumes par ce ciel limpide nu, ce ciel qui faisait dire à Afîès tout à l'heure « Allons, le berger aujourd'hui va gagner un écu ». Allusion au vieux dicton, sinon au vieil us : si d'un bout à l'autre du jour (la chose est si rare !) le ciel se maintient parfaitement pur, sans le moindre flocon, le moindre fil de nuée, le berger a droit à cette profuse largesse : un écu de trois francs, autant dire la paie, alors d'une année entière - en espèces du moins, en argent si bien dit « liquide ».

N'empêche que demain cet échec du pronostic, ce retournement de la prophétie seront, et de bonne foi, oubliés. Mon maître Durkheim parlait jadis, à propos de la mentalité de certains peuples de l'Afrique, de « l'imperméabilité à l'expérience ». Mais nos gens, nos « intellectuels » autant que les simples, s'aveuglent aux faits avec la même allégresse dans l'inconscience, et la même résolution hélas dans le fanatisme.

\*

\*\*

Buis de la Grange-Haute où le soleil, la chaleur revenus m'obligent à chercher l'ombre, l'herbe encore mouillée et aussi, peut-être surtout, les souvenirs que j'y ai laissés. On sent, on voit se former en soi les habitudes, se serrer les liens qui attachent, plus qu'aux êtres encore, aux lieux. S'écouterait-on, glisserait-on sur la pente qui s'offre, c'est toujours du même côté, vers le même point, pour retrouver les mêmes choses, que tous les matins on irait. Ce qui prévaut ici, visiblement, c'est un sentiment de gratitude et de sécurité.

Je l'éprouve une fois de plus ce matin, ce pouvoir d'apaisement qu'ont sur moi ces sentiers, ces bois, ces pierres, ces lieux déserts où toujours je reviens. Quand je suis bien seul dans leur silence, quand je cesse enfin de trembler pour mes fragiles biens, alors ma peine, la rancœur, la hargne, tout ce mal que d'en bas, j'avais pu apporter ici, je sens que peu à peu s'en dilue l'amertume. C'est parce que je peux, alors seulement, la bien voir face à face ; c'est parce que les choses qui m'entourent, si elles sont indifférentes respectent du moins l'effort que je fais pour me reprocher d'en souffrir, c'est pour cela que ma peine finit toujours par s'alléger. Je m'apprivoise à elle et, d'hostilement étrangère qu'elle m'était d'abord, voilà qu'elle me devient amie. Je le vois maintenant : il n'y avait rien de mauvais, de dangereux en elle, rien de coupable dans ses yeux, rien d'impur dans son sourire. Et j'en arrive à l'aimer aussi.

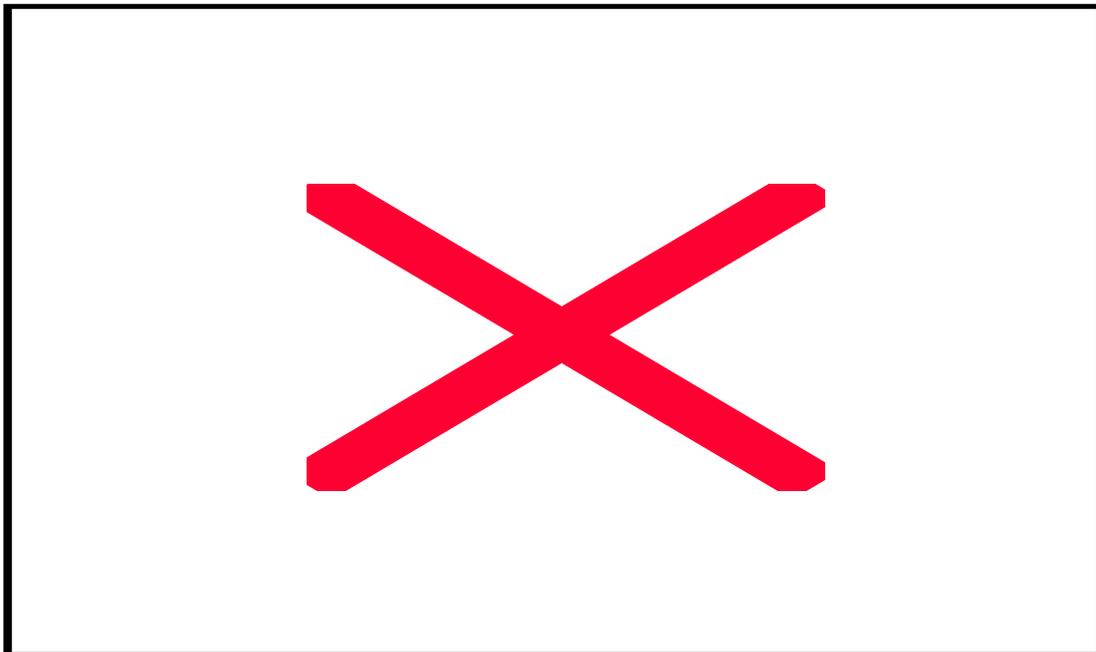
\*

\*\*

X... entre dans mon bureau comme j'examine à la loupe une trouvaille du matin. « Viens voir, lui dis-je : ce papillon a bien quatre ailes ; mais elles sont, de part et d'autre, solidaires deux à deux. Suppose que l'on ait commis à ta science la fabrication d'un pareil engin : qu'aurait imaginé ta subtile industrie ? » « - ? - » « Alors, regarde bien ». Et il découvre cette mécanique ingénieuse : le « frein » : un crin de l'aile du bas qui passe à jeu libre dans une bride minuscule portée par l'aile du haut. « Et maintenant celui-ci : c'est un papillon encore, à quatre ailes toujours et toujours liées deux à deux : mais par un « joug » cette fois, cette petite queue, là, que pousse l'aile supérieure tout contre l'aile de dessous. Autre chose pour ce troisième : c'est l'engrènement de cette denture, tu vois, qui relie de chaque côté les pales de ses hélices : une « fermeture éclair », une « zip », comme disent fort vite et fort bien les Anglais ! »

X..., un peu troublé, lève pourtant un sourcil narquois : « Mais alors, dit-il, c'était beaucoup plus simple de faire aux papillons deux ailes seulement » - « Peut être bien. Mais regarde tous ceux-là : ils n'ont ni frein, ni joug, ni zip ; leurs quatre ailes sont libres et pourtant ils n'en volent pas moins. »

X.... maintenant, me considère d'un œil mort : « C'est (lue peut-être.... dit-il ». Mais, réflexion faite, il en reste là.



Octobre.

Posées au sol, pendues aux branches, innombrables, partout ce matin encore voici les toiles d'araignées blanchies de brouillard : filigranes emperlés, chiffons d'eau très redoutables aux brebis. Mais je m'aperçois, aujourd'hui seulement, qu'Aliès les croit faites du matin même ou plutôt (je sens bien que c'est au fond sa pensée, qu'il n'ose pas dire), nées telles quelles de la nuit, productions spontanées de la brume et surtout du mystère - comme les « crachats de coucou » dans l'herbe des prés - comme la farine des chênes, la mortelle « nèple » - comme tout malheur, tout bienfait, tout ce qui survient dans nos vies.

Sans trop de conviction j'essaie de lui montrer l'évidence. Je lui dis par exemple le travail de l'épeire et comment, à si lente et si longue patience, elle construit cette « spirale logarithmique », ce prodige dont parle Fabre. En vain : il lui faut un merveilleux qui le soit davantage, qui le soit tout à fait, qui ne ressemble à rien de ce qu'on peut voir en ce monde, qui en aucun point et nulle part ne touche terre - quelque bulle irisée hors d'atteinte de la pensée ou du bon sens des hommes, un songe enfin dont on puisse tout craindre mais aussi tout espérer, même l'impossible, même l'immérité.

Et pourtant, en d'autres régions de la vie, quel observateur attentif il peut être ! Le seul que j'aie connu, à la ville comme aux champs. Cette fleur maléfiques des lieux secs, dont la fleur jaune est funeste aux moutons mais dont la graine les nourrit, j'aurai passé vingt ans à demander autour de moi ce qu'au juste elle peut-être. Qu'il l'appelle **calels**, **flourino**, **sabatou** (comme le diable elle a bien des noms), tout berger prétend la connaître. Mais tout ce qu'il sait m'en dire, c'est qu'elle « retiple lou trufel », qu'elle ressemble au trèfle sauvage. S'agit-il, me disais-je, du « fer-à-cheval » (l'Hippocrépide. en-tête), ou bien de la coronille naine, ces deux légumineuses des grèzes dont la ressemblance est si grande qu'elle a trompé plus d'une fois des botanistes avertis ?

Maintenant, enfin, je suis hors de doute. Et c'est à Aliès, à lui seul, que je dois ma sécurité. Un jour de l'hiver dernier : « Vous avez raison, de dit-il : il y en a de deux races. Tenez suivez-moi... » Et il me montra à terre l'une et l'autre, les distinguant du premier coup œil même sous leur forme imparfaite de promesse ou de souvenir.

Cette graminée que les botanistes nomment en grec « barbe d'homme » et qui couvre d'un pelage fauve, en ce début d'automne, les plus arides pâtis, c'est lui qui m'a appris qu'on l'appelle ici **lou busquet**, et que les moutons la recherchent - comme ils recherchent **la blanquéto**, le troène dont ils croquent avec délice les fruits noirs comme ils se ruent dans les fourrés pour y dévorer la réboulo qui est la garance-voyageuse - de même qu'ils sont tellement avides de globulaires, l'hiver, qu'ils en arrachent les pieds et voracement mangent tout : tiges, rosettes et jusqu'à la terre même que leur racine a retenue.

\*

\*\*

Ce que je prémédite avorte toujours. Que je pense une seule fois, d'avance, à traduire une idée, un trouble, une image qui m'a frappée : il suffit de cet attouchement pour que tout change ou se dissipe. De même, pour interdire à un rêve de revenir dans mon sommeil, pour le tuer en germe ou lui couper racine, il suffit qu'un seul instant, du plus léger frôlis du cœur, je me dise, avant de m'endormir, soit pour le prier soit pour le conjurer, que je vais le revoir, peut-être, dans ma nuit.

\*

\*\*

L'apparition d'un mot nouveau est toujours un événement, mais bien diversement ressenti. A certains, qui ont besoin seulement, pour tout dire d'eux-mêmes, de formules ou de signes, tout vocable est bon qui répond à quelque nécessité, si peu pressante qu'elle soit. Ils adoptent de n'importe où qu'il vienne n'importe quel outil, pourvu qu'il soit bien en main et qu'il facilite le travail. Certes, la plupart de ces néologismes sont nécessaires, comme ils le furent à toute époque et comme ils le seront toujours. Non seulement parce qu'il faut bien nommer, en science, en mécanique, toute découverte, toute invention - mais aussi parce que l'esprit, dans son perpétuel besoin de porter hors de lui le monde qui l'habite, découvre sans cesse dans le

langage de nouvelles imperfections. Toujours des mots lui manquent pour exprimer telle nuance, jusqu'alors impliquée ou suggérée, et que personne (sait-on pourquoi ?) n'avait encore tenté de préciser expressément.

Mais comme ils sont mal venus, certains de ces nouveau-nés ! « Toiletter », par exemple, ce mot que nos modernes tondeurs de chiens ont jeté, comme une friandise, à leur clientèle de snobs. Mal venus, drolatiques ou franchement laids soit : mais viables ? Qui peut s'assurer qu'ils ne le seront pas, même à les voir naître à ce point contrefaits ? Quelque grièves que puissent paraître leur pesanteur, leur balourdise, leur burlesque consonance, gardons-nous des prophéties faites sur leur berceau. La miraculeuse fortune du mot **omnibus**, par exemple, aurait dû rendre plus circonspects les vaticinateurs. Si monstre jamais aurait dû paraître inviable, ou du moins promis à une prompte mort par le grotesque de son pédantisme, c'est bien cet étrange vocable sorti tout brut des grammaires latines. Or, quelle gaillarde et prolifique vertu il montre encore à son âge ! Il continue à semer partout rejets et bâtards : ceux-ci entre autres, dont la vigueur, et la séduction qu'ils exercent, confondent la pensée : **autobus, trolleybus** ! Car ici la laideur se complique d'une absurdité qui a l'insolence d'un défi. Mais un défi triomphant, puisque personne ne bronche ni ne boude à les entendre ou à les proférer.

En tout cas, c'est pour un écrivain jouer à pile ou face que d'user le premier d'une image, d'un mot nouvellement née. L'Académie a beau promulguer ses décrets et brandir ses sentences : sourd à la flatterie, rebelle à l'objurgations, tel mot se relèvera de son ignominie, tel autre gardera longtemps, peut-être toujours, son relent de vulgarité.

\*

\*\*

Je me dis, et je dis souvent, que la seule douleur, la seule vraiment griève, inconsolable douleur vient du sentiment d'une dégradation : c'est le remords, la honte, le dégoût de soi. Mais la détresse que je sens tous ces jours, qui salit l'air, qui corrompt parfums et sourires, elle vient du sentiment de ma stérilité. N'est-ce pas même chose après tout ? Car il se fait qu'indigence, banalité, c'est pour moi salissure, avilissement. Toujours même contradiction : cette pensée, dont je sais le peu qu'elle vaut, je vois pourtant que je n'ai qu'elle et que c'est d'elle en fin de compte qu'il faut que je me relève en effet. (Et si c'était mon cœur, me dis-je, au lieu d'elle, mon cœur qui fût lourd, morne et las, parce que c'est lui qui ne produit plus rien, parce qu'en lui stagne une eau noire où des choses meurent au fond ?) Ah ! heureux, enviables ceux qui peuvent « prier » sans se mentir à eux-mêmes, qui s'abandonnent et se remettent sans arrière-pensée ni calcul, comme un enfant se jette aux bras de sa mère, appelle son père au secours ! Mais moi : à qui demander la force ? Comment faire pour retrouver le goût des pensées, la joie de sentir foisonner, jaillir, briller les idées, les visions, les songes ? Que faire pour aimer encore à n'être qu'un homme, même fragile, incertain - même fléchissant, titubant et tombant au poids des hontes et des fautes ? Heureux Haydn, génie naïf et bienfaisant comme ils le sont tous ! « Je me lève tôt, dit-il, et dès que je suis habillé je me jette à genoux, priant Dieu et la Vierge de m'accorder la réussite en ce jour. Si l'inspiration musicale ne vient pas, je me promène dans ma chambre, le chapelet à la main et les idées se présentent toutes seules... »

Mais cela c'est le privilège de la vraie grandeur, la seule qui soit : celle de l'humilité. Pour moi, ce n'est peut-être pas le cœur que j'aurais si lourdement « rempli d'ordure » ; c'est l'esprit que je n'ai pas assez simple, auquel je crois trop, duquel j'attends trop. Car ce n'est pas de lui que viennent la force et la fécondité. Au contraire : en moi du moins il fait obstacle à tout, il, défigure, contracte, détruit tout. Que reste-t-il, sinon m'en remettre à mes seuls dieux, aux génies qui depuis tant d'années, tôt ou tard mais jusqu'ici toujours, m'ont consolé, affermi, guéri ? Si je le peux, ce soir, j'écouterai Haydn, sa limpide « concertante », pour me délier, me délivrer, flotter un moment sur cette joie tranquille, retrouver, dans l'admiration et l'amour, la sécurité de l'enfance.

\*

\*\*

Certains actes infâmes : on tremble quelquefois à l'idée de se découvrir un beau jour, comme dans les rêves, sur le point ou en train de les accomplir.

\*

\*\*

Admirable, l'esprit de l'homme. Sinon sublime peut-être, grand à coup sûr, tant qu'il mesure sa petitesse et qu'il accepte de s'en tenir au seul rôle qui lui convienne : celui d'éternel apprenti. En ce qui touche la science, il est évident que, même perdu d'orgueil, il ne sait faire qu'une chose : imiter. Pour créer et tout faire changer, sans cesse, de forme et de vertu ; pour tirer du même chapeau la ménagerie innombrable de l'arche, on dirait que la nature, opérant sous ses yeux, s'applique à lui montrer comment il faut s'y prendre. Mais c'est vainement jusqu'ici : il n'arrive pas à bien voir ce qui se passe, de l'un à l'autre état de ces métamorphoses. Quelque chose d'essentiel lui demeure caché. Un secret lui échappe, le tour de main, le « truc » de l'illusionniste. Seulement c'est déjà bien beau de sa part d'avoir enfin compris qu'il ne comprenait pas. Comme dit Montaigne : « Encore faut-il quelque degré d'intelligence à pouvoir remarquer qu'on ignore, et faut pousser à une porte pour savoir qu'elle nous est close. »

Notre chance, c'est qu'il se trouve toujours quelqu'un parmi nous pour se heurter à cette porte et pour voir qu'il heurte en vain. L'homme a fini par découvrir, par exemple, que si telle guêpe sauvage « détecte » infailliblement sa proie souterraine, c'est à l'aide d'un sens dont il est lui-même privé. Mais rien ne saurait l'honorer davantage que d'avoir su pallier l'absence de ce don par le relais de quelque engin. Et puis il y a des gens qui non seulement soupçonnent comment s'entraident ou s'opposent les forces inconnues qui travaillent partout, mais qui arrivent toujours à tirer bon parti de leur entente ou de leur désaccord.

Or, nulle part mieux qu'à la terre on ne prend conscience et mesure de ce pouvoir (qui est bien un sens lui-même) dont certains hommes sont pourvus : ces cabanes de **lauzères**, si puissamment établies, si exquisément voûtées (coupole, berceau, arc brisé) - ces charpentes de bergeries, ces mangeoires faites de pierres saillantes courant, à hauteur de museau...

Et les semailles ! Pendant plus d'un demi-siècle, une énigme m'aura hanté. A voir, dans un blé en herbe, la distribution, la densité égales des brins, l'absence de toute trace de pelade et que le plus vaste champ lui-même était uniformément « couvert » : « comment le semeur peut-il bien s'y prendre me disais-je, pour répartir si justement les grains, à la volée, sur un si large espace ? » Ce problème, « l'intellectuel » que je suis n'est jamais parvenu à le résoudre. Il a fallu Aliès, mon berger, pour me révéler le très simple et très beau secret la division préalable du champ en bandes contiguës ce sont les sillons ici), délimitées par les **enseilhas**, jalons faits de poignées de paille ou de branches feuillues... Et tous les deux pas, toujours sur le même pied, en allant puis en venant, une poignée de grains.

Et honte à celui qui **rensille**, c'est-à-dire qui laisse nue (dès le blé levé on s'en aperçoit), une bande de terre au milieu du « sillon » : celui-là n'a pas su, chaque fois qu'il tirait du sac sa main pleine, en laisser couler quelques grains pour qu'ils tombent droit à ses pieds : ainsi le sol qu'il a foulé n'a pu recevoir sa juste ration.

De tant d'autres choses encore il faut tenir compte à la fois. La largeur du **sillon** huit pas pour le blé et seulement sept pour l'avoine l'un, plus lourd, atteint plus loin, l'autre, légère, flotte au vent. « D'ailleurs tout dépend de l'homme qui sème, dit Aliès : non pas tant de la longueur de ses jambes que de celle de son bras. Et puis c'est comme de tout il faut l'habitude : autrement, ce n'est pas difficile. »

Un jour, après la pluie, je regardais un champ nouvellement semé : à ces empreintes en si droites lignes et d'une si rigoureuse symétrie, je voyais s'animer les pas du semeur absent. Quel art pour mesurer si exactement le rythme de la marche, pour régler le geste du bras, ce coup sec qui lâche juste à temps, à l'extrémité de l'arc si court, la juste dose de semence ! Il y a la direction, la force du vent qui comptent aussi. Il y a la brume parfois, l'humidité de l'air et donc le poids changeant de la gerbe qui flotte, envolée du poing. Il y a les pensées importunes, qu'il faut écarter pour rester tout entier à sa tâche: Il y a les chagrins, l'impatience, la fatigue. Il y a ce visage à l'indéchiffrable sourire qui ne vous lâche pas du regard :

l'avenir inconnu qui vous attend là-bas.

\*

\*\*

Il est difficile et il est bon de parvenir à tout comprendre. Il est difficile et il serait honteux d'en arriver à tout aimer.

\*

\*\*

Voilà longtemps que mon vieux soupçon s'est affermi en certitude : c'est « le hasard » et non les vœux ni les efforts des hommes qui, à hue et à dia, imprévisiblement, tire ou pousse nos vies. Quel juste symbole, les fées du berceau ! C'est une chance, simplement une bonne, une heureuse chance d'être doué de certains goûts, animé de certaines passions - ceux qui ne traînent après eux ni dégoût ni honte, ceux qui laissent l'âme assouvie toujours fraîche de bonne senteur. Aujourd'hui, sous ces bouffées de pluie fumeuse que pousse le vent, je retrouve après bien longtemps cette petite germandrée aux feuilles découpées, au calice bossu. Et, bien que plus vive et mystérieusement plus profonde, je retrouve aussi ma joie toujours la même : avec son teint de fleur, sa clarté, sa grâce d'enfant.

\*

\*\*

Conversation avec X... Stupeur à découvrir cette forme particulière de ce qu'on appelle - bêtise. Aggravée certes de prétention mais, en outre, de bassesse. Seulement, encore une fois : qu'est-ce que la bêtise ? Et qui donnerait-on, que tous acceptent pour tel, pour un homme intelligent ? Qu'est-ce que la beauté, le bien, le génie ? On n'en sort pas, on n'en finit pas. A la fin de toute « cogitation », à l'issue de tout débat : recommençons, devrait-on dire, à tourner, tourner en rond, à remonter les seaux toujours vides de la noria. Et quand nous les croyons pleins, c'est d'une eau de mirage qui n'apaise aucune soif. On se fatigue à se le demander : où sont-elles et que faut-il faire pour les trouver, la fontaine de vie, la source de lumière ?

\*

\*\*

Tel matin comme aujourd'hui où m'assourdit un tumulte de pensée - attention me dis-je ; la plus vulgaire et la plus bête est celle qui crie le plus haut.

\*

\*\*

Discussions scientifiques : comme dans les scènes de ménage, chacun des combattants' roidi de superbe et de haine, y a toujours « réponse à tout ». Mais si dans la mêlée se trouve quelque pauvre diable qui croit n'avoir « réponse à rien » « je suis haï, peut-il se dire. Et de qui ? De chacun. »

Et c'est justice sa réserve même, n'est-elle pas blâme et défi - sa prudence pleutrierie - ses scrupules imposture ou orgueil - l'éternel suspens de son jugement signe de débilité mentale et même trahison ? « Une collection de faits n'est pas une science », tout le monde sait cela. Et quiconque est inapte à construire un château quand il a des cartes, usurpe le beau nom de savant, c'est. à-dire de penseur.

\*

\*\*

Il n'est pas jusqu'à nos travers qui ne puissent tôt ou tard « à quelque chose nous être bons » : l'étourderie, par exemple, pour ne citer qu'un mal bénin. Nous lui sommes bien ingrats. Car nous découvrons certains jours, après coup et rendus à nous-mêmes, quel service il vient de nous rendre : il a pu nous délivrer, par exemple, de quelque tentation. Même à de moindres Ménalques il arrive d'oublier, distraits par un autre appel, jusqu'à l'obsession d'un désir. On dirait que la tentation abandonne sa victime dès que celle-ci cesse de trembler devant elle et de regimber sous son aiguillon.

\*

\*\*

« Engagez-vous ! » nous crient de toute part les sergents recruteurs. Mais sur quelle estrade monter ? Car ces bonimenteurs, tous, d'une même ferveur et d'une même haine, crient de tout cœur et à tue-tête les mêmes promesses, les mêmes menaces, le même **Sursurn corda** : « idéal, honneur, devoir, dignité de la personne humaine, justice, humanité, patrie. » Et ce ne sont plus maintenant les enjôleurs de naguère, soudards ou rêîtres avinés. Ils sont professeurs, savants, écrivains, philosophes, prêtres. Ils sont surmontés de bicornes, de mitres. Ils brandissent diplômes, systèmes, textes saints... « Ah ! peu importe, se dit-on. Ce qui compte c'est de lutter, de souffrir et s'il le faut de mourir pour mon rêve. » Mais quand on jette les yeux là-bas, sur la mêlée hurlante, l'épouvante et l'horreur vous pétrifient soudain : car c'est la même devise, hélas ! que tous les chevaliers, également héroïques et purs, portent sur leur écu, comme ils la portent dans leur cœur.

\*

\*\*

Le spectacle que chacun se donne à lui-même, il n'est possible à personne sans doute de réussir toujours à en détourner son regard. Nul jamais ne peut se défaire de l'ilote qu'il porte en lui. Mais au lieu de nous en plaindre nous devrions avoir gratitude au destin pour l'octroi de ce privilège. Car le dégoût que nous nous inspirons à nous-mêmes est sans doute une drogue amère et que tous, de gré ou de force, il nous faut un jour avaler. Mais c'est une efficace médecine : elle délivre et fortifie. C'est la seule en tous cas qui ait quelque chance d'agir contre certains de nos pires maux : l'infatuation, l'égoïsme ou encore cette lâcheté qui nous fait mendier ou craindre l'approbation ou le mépris des autres, qui nous fait arrogants ou serviles, immodérément et honteusement sensibles au verdict possible d'autrui.

\*

\*\*

« Ça va vite chez les moutons » me disait Aliès ce matin. « Vous voyez ce jeune mâle ? A la Noël il aura cinq mois et déjà il pourra reproduire. » Il le prend dans ses bras et, le dos courbé, le soupèse un instant. « Il doit faire déjà dans les vingt kilos » dit-il rêveusement. « Mais regardez celui-ci : il est plus petit, et pourtant il irait mieux. Farce qu'il est mieux fait vous voyez : plus long et surtout plus large de là » : il tapote de la paume l'encolure et le dos, où ondulent des plis gras. - « Quelle réussite dites donc, cette année ! » - « Oh ! fait-il, ce n'est pas fini. on a bien le temps d'en voir ! »

Le soleil est là, maintenant, étalé sur ces solitudes, immensément, pacifiquement souverain. Au ciel rien, pas un nuage. Ah ! le profond, le calme azur ! Le brouillard a complètement disparu : évaporé, fondu au bleu : cette eau a changé de forme. Passée où ? " Echappée aux grands cieux », parmi ces forces invisibles que rien de nous ne peut sentir et dont nous subissons pourtant (est-ce douteux ?) les obscures influences. Une heure et tout a changé ici, formes, chaleur, lumière et même la couleur de cette eau, en moi, où se mirent mes pensées... Il fait si bon, si frais, si tendre dans l'ombre où je m'assieds. Autour de moi, comme moi, les chênes, les agars, les pierres, écoutent le silence. Tout ici a l'air de me protéger en m'aimant - comme les miens jadis, comme elle maintenant m'ont protégé et me gardent encore. Jusqu'à mon chien Whim dont je crois cela, oui qu'il m'aime, lui aussi. Quelle faiblesse, et dangereuse Mais s'il fallait y renoncer, arriver à admettre que tout cela n'est qu'illusion, ce serait bien sans doute la plus horrible, la plus désespérante douleur de ma vie. Pourtant je sais bien au fond qu'il n'y a là que « fantaisie » comme disait Montaigne, hallucination du cœur complaisant, la pire naïveté. Mais si mal assurée du moins qu'elle n'est pas présomptueuse. En attendant, j'en tire joie. Ce vin que je bois me donne une ivresse que ne suivent ni malaise ni remords. De quelle volupté, de quelle drogue, de quelle passion peuton dire cela ? Aimer à aimer, oui - même si l'on soupçonne là-dessous qu'on aime trop à être aimé.

\*

\*\*

Jour à jour, maintenant, on voit s'étioler sur les pentes la couleur des bois. Des flaques plus claires parsèment leur toison. Et de loin en loin une tache rouge : c'est un érable qui flamboie. Mais c'est l'érable de

chez nous, l'agar comme on dit ici, celui qui n'aime que la chair des pierres, la maigre argile, la « terre couleur d'amande » comme l'a si bien vue Pouvillon. Plus elle est rare, seriée entre les rocs, truffée de pierres et plus elle est succulente pour cet arbre du midi, qui ne vit que d'abstinence transmute la misère en fécondité, la faim et la soif en force et en joie, une ingrante destinée en allégresse enfantine : puisque c'est lui, premier de tous, qui annonce aux bois l'arrivée du printemps, qui fête le premier de ses myriades de fleurs, qui éveille les abeilles dans leurs ruches, les papillons dans leurs nymphes, les fourmis dans leurs celliers, convoque l'univers aux liesses de l'an neuf.

L'agar, oui, soigneusement distingué ici de son frère moins bien né, de goûts plus communs, l'érable banal des terrains gras, qui s'accommode de toute nourriture et de tout voisinage : l'érable champêtre qu'on appelle ici **l'auzeral**. Le premier, âpre, noueux, de grain compact et rebelle, résistant comme fer quand il est ouvert à plein cœur et qu'il travaille à nœuds serrés (on le sculpte en jougs, on le tourne en robinets, en boules, en boules de **rampeaux**, qui sont nos jeux de quilles) mais capricieux aussi, hargneux, brutal, à brusques traîtrises : « **false com'un pal d'agar** », c'est une image de chez nous.

Mais comme il aime, vivant, à s'arrondir en bouquet

A la bergerie de Jordy-d'Anglars, près des pierres à assalar, ces dalles disposées en cercle où les moutons viennent happer de leur bouche sans lèvres le sel dont ils sont friands, je connais un agar tout rond, tout petit (il n'a pas grandi de puis mon enfance), qui passe de bien loin, en équilibre et simple grâce, tous ces arbres domestiqués qu'abêtit et défigure la géométrie de leur « taille ». Et tout près, gonflant leur dôme gigantesque au-dessus de l'étable accroupie, deux autres agars jumeaux, millénaires je pense, bourdonneront au printemps prochain de populations innombrables d'abeilles et s'y pose déjà, pour lier ses notes flûtées, la farouche grive musicienne.

\*

\*\*

Qu'elle me trouble, la réflexion que je fais à l'instant : que les plus terribles et les plus utiles leçons, c'est muettement qu'elles nous sont faites : un regard gêné qui pudiquement se détourne ou bien, tout à coup, au sortir de palabres, l'austère dignité du silence des choses.

\*

\*\*

Telle idée a mis vingt ans à prendre en moi sa forme d'aujourd'hui - que pour l'instant je trouve heureuse.

\*

\*\*

La rencontre inopinée, inespérée d'un mot, d'un tour qui paraissent justes, ce n'est pas seulement le délice d'une délivrance qu'elle m'apporte ; mais aussi une force, quelque confiance dans le hasard, la promesse, me semble-t-il de nouvelles trouvailles. Comme si le choc de pareille joie avait renversé le mur qui retenait captifs, derrière, les mots, ces mots heureux dont je rêve toujours.

\*

\*\*

On sent qu'une idée est là, mêlée à sa gangue. Jour après jour on halète, on s'épuise à l'en extraire. Et c'est au moment, quelquefois, où l'on abandonne tout espoir, où l'on renonce de bonne foi au bonheur de lui donner forme qu'on la voit tout à coup, d'elle-même détachée du bloc, venir à vous souriante, dans la perfection de sa jeune grâce.

\*

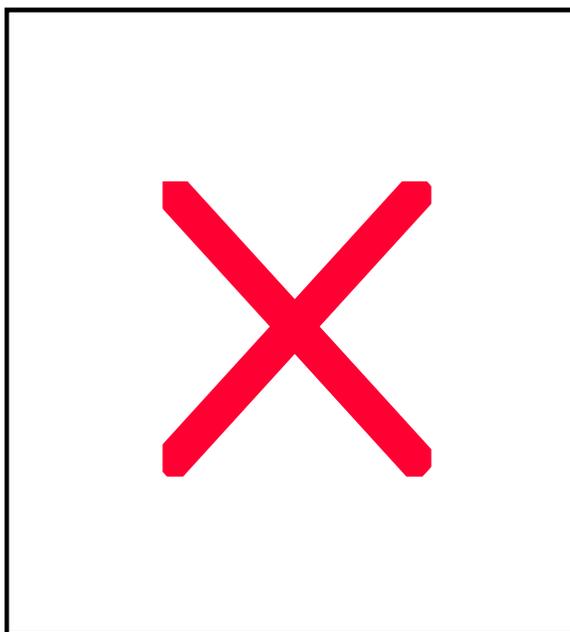
\*\*

Une image juste fait penser à ces particules de matière dont le contact, tout d'un coup, précipite en cristaux la solution la plus trouble. Un proverbe, même le plus banal, la maxime d'un moraliste, même la plus abstraite, ont quelquefois le même effet.

Une forte et belle maxime devrait toujours nous sembler telle. Mais la consécration suprême des sentences vigoureuses les frappe du même coup de déchéance et d'infamie : elles prennent leur place dans le troupeau des proverbes et des dictons.

\*

\*\*



octobre.

Crépuscule exquis, dont j'éprouve amèrement la douceur. Journée stérile, une de plus... Quand je me sens ainsi en danger de m'abêtir, quand quelque chose en moi s'épaissit, s'alourdit, durcit, je me jette délibérément (je feins de ne pas voir que c'est par représailles) dans quelque travail qui requiert seulement une application machinale. Lenteur, méticuleuse et mélancolique patience\_ J'attends de ce ronron qu'il endorme en moi ce qui, pour l'instant fourbu, ne produit plus pensées ni rêves. Peut être ce sommeil, me dis-je, en le purgeant de ses poisons, va-t-il refaire en lui ses forces épuisées ?

\*

\*\*

La voici de nouveau, ma niche de verdure où je m'adosse aux flexibles buis. Du hérissément des rocs et des raides broussailles jaillissent devant moi, croisant leurs courbes, deux scions d'églantiers. Cette ogive de dentelle encadre au loin l'horizon ras qui s'étire, tout bleu, frêle et fin, entre la proue d'Anglars et les croupes de Foi. Dispersion, fusion, oubli... sous le regard pourtant de quelque chose en moi qui, renonçant à supporter, à comprendre, tourne, retourne, pétrit, savoure et cherche à n en rien laisser perdre, un immobile, innocent bonheur,

De loin en loin, à souffles mous, le vent (le vent d'autan sans doute s'il faut en croire tant de rêveuse et tendre nonchalance) balance les élastiques fusées vertes, chargées déjà, à bouquets drus, de leurs olives vermillon. Ah ! l'églantier, le **garrabier** comme on l'appelle ici 7 Toutes les fois que je l'entends, ce mot si rude et si doux, il me rapporte la belle image de Perbosc : « Pour toi ces vers », écrivait un jour, en lui envoyant les sonnets de « L'Arada », à son ami qui était mon père, « à toi qui sais, aussi bien ou mieux que moi, que c'est sur l'églantier qu'il faut enter les roses » (« ... **Que sabes, tan plan o meillhor que Io, que cal emputar las rosas sus garrabiers** »...

Elle a rêvé et fait cela, la grande âme morte : des vers nouveaux avec des mots anciens ; des sonnets d'aujourd'hui nourris de vieille sève ; les forces éternelles, toujours fraîches, toujours saines, passant comme le sang dans les vocables de jadis, dans ces mots-talismans qui sont nés de la terre... Le bouvier se lève au déclin de la nuit, aux astres pâlisants. Dès la porte poussée et franchie l'endailhèra, posant ses pieds sur l'herbe du couderc, il regarde le ciel, « son horloge étoilée ». C'est l'heure, se dit-il : « A la crèche, les bêtes ! » et tout s'éveille autour de lui.

*A la grepia, bestial ! Et tout se dereveilha.*

Hélas ! quand je parcours mes grèzes et mes fraus, si j'entends un bouvier au loin : « Ah ! Maurel ! Ah Caubet ! », je pense à lui qui aimait tant écouter aussi « **los lauraires cantar, per orta, a lor parel** » - les laboureurs, chanter, au large, à leur « paire » fraternelle, à leurs bœufs qui parfois, nie disait-il, s'arrêtent pour écouter...

Oui, c'est cela qu'il aura tant aimé : « **le mystère d'un peuple, d'un passé, d'un terroir, d'un ciel** », l'homme et la création l'un à l'autre liés, en nous et hors de nous l'imperturbable majesté des forces éternelles. S'il a chanté **Lo basèli**, le basilic au nom royal :

*cad'annada, segon l'us  
Planti Io nolent basèli...*

c'est que, depuis des millénaires, cette plante verdoie tous les ans, dans quelque oule fêlée, sur tous les balets des ostals du causse. Immémoriale amitié, alliance de fleur à homme contre les hasards d'un commun destin, solide appui que prend notre âme sur un être chétif et un fuyant parfum...

Il savait que la **capurle** (c'est l'alouette huppée) fanfaronne toujours depuis l'aube des âges, dans l'abondance du temps chaud : « **sacorodiou tant d'ordî !** » (« que d'orge, sacré Dieu !), quitte, la bise venue, à soupirer piteusement : « **Crotto d'aze, tout es bon !** » (crotte d'âne, tout est bon !). Il me disait : « Sais-tu que les Alléguée portent le nom de l'asphodèle ? » Je répondais : « Venez avec moi à Saint-Antonin,

dans les bois pierreux qui pendent sur La Gourgue. Nous y verrons surgir de la terre éternelle, une fois de plus ce printemps, la fleur élyséenne aux hampes étoilées. »

C'est tout cela qu'il a chanté : non pas seulement le pittoresque des vieilles choses, des anciens us et des vieux mots, mais la douceur surtout, le bon conseil et l'espérance qui toujours nous viendront d'eux. C'est à la simplicité, croyait-il, aux primordiales vertus qu'il nous faudrait tous revenir : à l'innocence originelle, au bon cœur et au bon sens, à l'honnêteté de l'esprit.

C'est parmi ces grandeurs que lui-même aura vécu, « les pieds sur le **campestre** et les yeux dans les astres », comme les **pacants**, les bouviers et les pâtres. S'il est si grand, c'est pour cela : c'est qu'on voit, à lire son œuvre, que c'est bien l'ancestral et vivace églantier qui fit naître et fleurir ces roses toujours fraîches.

\*

\*\*

Ce matin, obsèques de la mère de X.... ce prêtre que j'aime. A l'église, retentissante d'une insolite solennité, en même temps qu'une pitié me broyait le cœur pour mon frère, là, en pauvre soutane, juste à la place où l'on se met quand on est à la fois la victime et le spectacle, à cette place où, un à un, tous, nous viendrons nous tenir de bout, nous efforçant de ne pas tituber et nous abattre au tourbillon de tant de flammes - quelle pensée m'apparaissait et, par son insistance à passer et à repasser dans ma vie, me forçait à la regarder ? Celle-ci - qu'il est bien difficile (je le vérifiais une fois de plus), quelles que soient la force de l'émotion et la poussée du veu de complètement et longtemps sympathiser avec un autre être. Quelle difficulté pour maintenir le contact, le cœur à cœur, le sentiment de la communion ! Mille choses à la traverse, mille voix qui, de-ci, de-là, hèlent ou objurguent. Non seulement les images importées par les sens : surplis, chasubles et camails - ce vieux chanoine enluminé - telle ascétique figure - le sublime chant de l'orgue l'encens - le défilé piétinant de l'offrande - un visage grotesque - l'architecture de la nef... non seulement tout cela qui parvient dans ma vie par mille portes ouvertes, par mille trous dans les murs, mais des essaims, des gerbes, des multitudes de pensées - jaillissement continu. intarissable, impossible à contenir, voies d'eau que je ne peux pas aveugler... Fermer les yeux ? Mais le défilé des visions, des souvenirs, des pensées continue à faire rage et chaque coudoisement, chaque mot rompt l'adhérence, détache de ce contact que je veux garder avec ce pauvre être, mon frère, agenouillé ou debout devant moi. Je regarde fixement sa nuque, qui penche un peu : qu'y a-t-il en ce moment sous ce crâne ? Pendant toute la nuit, que s'y est-il passé ? Oui ou non, et dans quelle mesure, sa foi le secourt-elle, allège-t-elle son faix, adoucit-elle la brûlure amère ? La voit-il sans éclipses, la « face de son Dieu ? » Epreuve-t-il, d'un délice égal, l'enveloppement, le réchauffement de sa pitié, de son amour ? Se sent-il toujours en sécurité ? Arrive-t-il à se donner toujours tout entier ? Sent-il toujours cette fusion dont on parle et que je n'arrive pas à imaginer, cette fusion totale de son être au divin ? Car sinon... ah ! peut-être le plus malheureux des hommes au contraire, le moins certain de ce bonheur que je lui suppose, le moins sûr d'être digne de consolation, de lumière, de paix ! Car je voyais avec un tremblement, et des réflexions qui m'échappaient en gerbes d'étincelles, je lisais sur le bandeau noir qui bordait l'autel ces trois mots dans cet ordre : LUX - SPES - PAX : les souverains biens que par tant de moyens (des moyens si divers qu'ils nous font mépriser et haïr mutuellement !) nous cherchons tous « ici-bas », dont nous pleurons en vain l'éternelle, l'irréparable absence. Lux ? Mais de laquelle s'agit-il ? Dès qu'on pose la question, elle s'éteint, la lumière, l'espoir s'effondre, la paix est rompue.

\*

\*\*

Certains insectes soupçonnent peut-être que leur existence, leur « bonheur », tiennent seulement aux inexplicables caprices de quelque puissance inconnue. Et ce sont ceux-là qui voient juste. Leurs congénères, qui les raillent et qui les font souffrir - les raisonneurs, les forts - ne sauront jamais à quel point ils sont abusés. Car leur vie à eux-mêmes tient quelquefois à peu de chose. A ceci par exemple : que j'aie oublié en partant, comme ce matin, ma « bouteille de chasse », ma fiole de benzine sur le sous-main de mon bureau.

\*

\*\*

Le malheur, la sauvegarde aussi, c'est qu'on ne peut jamais s'assurer d'être toujours ni tout à fait sincère. C'est l'horreur de cette découverte qui donne la force d'endurer certaines humiliations salutaires : concéder, céder, abdiquer, « faire le premier pas ». Pour arriver à « pardonner » à autrui, il faut s'être rendu compte, d'abord, qu'il n'y a pas moyen de se pardonner à soi-même.

\*

\*\*

Je retrouve ce matin ces champignons singuliers qu'on voit posés au ras des fraus comme d'énormes ballons blancs. D'un blanc si vif, si frais que, même de bien loin, on les distingue au premier coup œil de tous ces rocs crayeux qui hérissent les pâtis. Ces lycoperdons gigantesques, au lieu de les nommer « tête de bœuf » (bovista) comme on le fait dans les livres, nous les appelons ici : « caps d'agnèla ».

\*

\*\*

je regardais une brebis, tout à l'heure, en train de croquer l'un deux d'un bel appétit : chair odorante, tendre et serrée, comme la mie d'un pain azyme. « Ça ne leur fait pas mal, me dit Aliès - et non plus les cèpes-fous (ces bolets-du-diable, que le moindre contact marque d'une ecchymose). Seulement ceux-là, les bêtes en sont si friandes qu'elles iraient je ne sais où pour les dénicher. Mais voyez ces caps d'agnèla : il n'y a qu'à cet endroit qu'on en trouve jamais ». Et pourtant, me disais-je ( je me souviens de l'un d'eux que je tenais un jour à pleins bras comme une courge énorme, et que je descendis à grand peine par le rude chemin des bois), pourtant : quand ils sont vieux, de leur carcasse déchirée s'envolent en poussière brune des milliards de spores que le vent disperse partout. Mais bah ! ces monstrueuses excroissances, c'est là seulement, dans cet étroit espace, sur ce sol en tout point semblable à celui d'alentour que, chaque année, depuis l'enfance, je les vois toujours se former.

\*

\*\*

Les idées de chacun, ce sont les mondes de son ciel innombrables, et qui se sont formées comme on dit que se firent les astres : d'une matière trouble et molle qui aurait pris très lentement consistance, forme, et plus ou moins d'éclat. Et il y a aussi, hors de portée des yeux, de l'esprit, du rêve même, des nébuleuses insoupçonnées dont on ne verra jamais se préciser la forme, dont on ne saura jamais de quoi elles sont faites.

\*

\*\*

Aliès aujourd'hui prépare sa cuve : il vendange demain matin. Le regardant faire et l'écoutant parler, reconnaissant avec délice les vieux mots dont on nomme toujours, à la terre, les mêmes travaux, les mêmes outils : de quoi donc sont-elles faites, pensais-je, ces parentés que rien ne brise et qui lient les rites aux mots ? L'usage et le vocable se gardent-ils l'un l'autre, comme on dit que certains coffrets conservent les parfums ? Plutôt ils sont même chose, deux aspects ou deux moments d'une même existence - ce que la grive est à son chant, ce qu'est la truffe à son fumet : formes jumelles d'un même instinct, immémorialement engendrées par quelque veue, quelque besoin des hommes.

Ce qui me trouble le plus dans ces communs destins, ce n'est pas que le mot s'oublie dès que périt la chose (on ne rie parle plus, sur les aires, de l'arca d'autrefois, l'arche, ce coffre à grains dont l'usage est abandonné), mais que tel vocable, au contraire, puisse survivre longtemps, dans la mémoire des hommes, à tel instrument désuet, à telle habitude perdue. (Ainsi en va-t-il d'ailleurs des morts que nous avons aimés : longtemps nous revoyons :

*Errer dans notre ciel et dans notre mémoire  
Leur figure, nuage, et leur nom, souvenir.*

De quelqu'un qui s'est égaré, par exemple, j'ai entendu dire parfois : « Il a posé son pied sur **l'herbe de matéhot** ». Mais aucun vivant de mon siècle n'aura jamais su quelle pouvait bien être la plante maléfique qu'on désignait jadis de cet étrange mot. Et mon sage ami le berger (car c'est Aliès qu'il s'appelle, du nom si doux de l'alisier) saura-t-il jamais le rapport qu'on voyait autre fois entre l'arbre aux feuilles d'argent et les premiers nommés de son antique race ?

En tous cas ici, dans les gorges de l'Aveyron, aux vendanges, c'est dans des comportes que **lous carrajaires** vident les corbeilles transportées sur la tête, bien posées sur un coussinet, ce tortillon en couronne qu'on appelle **lou cabessal**. Mais à quelques heures de chemin plus au nord, et sur tout le causse en tirant vers Limogne, on se sert toujours de barriques, plus lourdes, dépourvues d'oreilles - las breilhèras -, moins maniables par conséquent, préférées néanmoins pour quelque secrète raison.

Quant au fagotin de sarments, au bouchon qui sert de filtre dans la cuve, devant le gros robinet, on le remplace à Saint-Antonin par ce qu'on nomme : un **apaillou**. Or, c'est un bouquet de rameaux flexueux que fournit une asperge sauvage - le **granairol** - qui ébouriffe dans les pentes son chevelu vapoureux. Ces javelles de roides feuilles que ne détachent ni la pression du moût ni le frottement des mains : peut-on rêver de meilleur filtre ? Et qu'on l'aime ici cette plante, dont le nom ranime pour nous tant de souvenirs gracieux ! Car autrefois, au moment des vendanges, c'est aux enfants qu'on laissait le soin de fournir les caves d'apaillous. Des associations se formaient, équipes rivales qui parcouraient en tous sens les pentes des gorges et rentraient à la nuit, chargées d'une énorme touffe enchevêtrée.

Les apaillous ! Nous les enfilions sur une longue barre ; nous les y pressions côte à côte et nous allions les offrir au long des rues, balançant leur brochette au rythme traînant d'une psalmodie rituelle, clamée sur deux notes à l'intervalle d'un ton :

*Als a... paillous  
Cal... ne vol ?  
Dous... al sou*

(Deux pour un sou ! Qui veut, des apaillous ?)

Je n'ai jamais entendu dire, sinon par Giono, qu'on fît ailleurs pareil usage de cette plante provençale. Aussi ne croît-elle chez nous que dans les pentes du **soleilhon**, dans les gorges où la chaleur tombe d'aplomb et, réverbérée par les rocs, couve et bouillonne tout l'été. En dehors de la vallée, sur le causse, le granairol devient rare. C'est pourtant le même terrain et la même altitude mais cette plante a besoin de la chaleur crue et de regarder en face un soleil vertical. Voilà pourquoi, à si peu de distance de Saint-Antonin, elle est inutilisée : jusqu'à son nom qui y est inconnu.

Mais qu'elle est douce à qui y rêve, cette alliance que chaque génération renoue ici chaque automne avec la plante des solitudes, cette anachorète des pierrailles, heureuse pourtant chaque fois de prêter son bon secours et sa chair même, quand il s'agit d'aider à naître le vin fraternel

\*  
\*\*

Malheureux, qui a pu faire d'une femme aimée sa servante, ou de son art un gagne-pain !

\*  
\*\*

S'échiner à démontrer, justifier, convaincre, passe encore : c'est ridicule seulement. Mais suer d'ahan à paraître rare, voilà qui inspire toujours plus de mépris que de pitié. Cela aussi « sent l'huile », dit-on : mais l'odeur de cette huile-là, c'est le dégoût qu'elle soulève. Et rien rie résiste à ce haut-le-cœur ni la force, ni la beauté.

\*

\*\*

Il y a des mots qui ne sont pas de notre usage. Nous les connaissons cependant. Nous savons qu'ils sont là, dans telle région de nos vies. Mais ils ne nous aiment pas, ne sont pas faits pour nous : ils ne sont pas de notre race. Ils ont, pour notre désir, une inexplicable aversion. A son approche ils se terrent ou fuient, insensibles à la prière, rebelles à l'injonction. Nous parvenons parfois, à force de patience, à dompter certains d'entre eux : nous n'arrivons jamais à les rendre dociles. C'est toujours avec répugnance qu'à l'appel de notre pensée ils s'arrachent de l'ombre pour venir jusqu'à nous. Jamais nous ne les sentons se mêler d'eux-mêmes au flux d'un jaillissement. Si une émotion, un spectacle nous arrachent un cri, ils sont toujours les derniers à y mêler leur voix.

Et pourtant ces mots, que nous aimons en vain, nous voyons qu'ils se donnent à d'autres. Nous les rencontrons parfois, à l'improviste, dans quelque texte médiocre où l'auteur, qui n'avait pas l'air d'en savoir le prix, les a jetés comme négligemment. A notre joie de les revoir, tout simples, souriant dans leur grâce parfaite, se mêle malgré nous quelque mélancolie. « Comment ! pensons nous : ces trésors pour nous si rares, que nous cherchons souvent en vain d'un cœur si humbles et si anxieux, voilà que certains hommes, sans avoir autrement mérité ce bonheur, les ont sans cesse à leur portée, en disposent sans effort, les dilapident, les profanent ! » Et nous leur envions amèrement ce privilège inexplicable.

\*

\*\*

Se montrer toujours tel qu'on est : certes ! Mais c'est bien une chance aussi que rien n'oblige personne à se dévêtir en public.

\*

\*\*

Ce nom : Estèbe, si commun chez nous (ou Estève, qui n'en diffère que par l'orthographe), est-il bien certain qu'il sorte d'Etienne, autrement dit Stéphane, comme l'affirment nos habiles ? A leur place, j'en serais moins sûr. Oublieraient-ils que personne ici n'appelle autrement que: **l'esteva** (comme les latins disaient : **stiva**) le mancheron, de la charrue ? Et c'est bien Estéba qu'on prononce quand il s'agit du patronyme humain, et Sant-Estèpha par exemple, pour le nom du village voisin, Saint-Etienne-de-Tulmont.

Et les Reille de chez nous, ou les Reilhe, soupçonnent ils qu'ils ont tiré leur nom, eux aussi, de l'araire immémorial dont le soc est toujours **la reilha** - même quand il s'agit de plus modernes outils : brabant, dombasle, mousse, et **la balance** aussi, cette monstrueuse machine que hâlent les tracteurs ?

Mystérieux rapports des choses à l'homme ! Pourquoi le recteur Jean Sarrailh porte-t-il le nom de la sétiaire, cette graminée que nous appelons **lou sarrailh** et dont les épis barbelés étouffent, dans les vignes, les aberrantes oies ? Mais qui s'en doute, ou en serait curieux, parmi ce peuple d'oïl et ces autres nations « étrangères » où le nom de mon vieil ami est si largement connu et si justement respecté ?

Quand aux Estèbe, les premiers de leur gent furentils des virtuoses de l'estèba, des laboureurs accomplis, d'irréprochables **lauraires** comme le furent à coup sûr, en Rouergue, les ancêtres de Georgette Lauraire, la gracieuse femme de Jean Subervie ? A moins qu'ils n'aient été de ces artisans au tour de main inimitable, habiles par dessus tous à donner à un mancheron son juste poids, sa juste courbe, à l'entailler de justes crans ?

Même incertitude pour Cecero, le surnom (nous disons, **l'escaïs**) de Marcus Tullius : quel rapport avec ce pois-chiche que, depuis vingt siècles au moins, nous nommons toujours : **cecero** ?

\*

\*\*

Je me dis tous les jours quelle chance que ta vanité ne soit pas de taille à triompher de ta paresse

\*

\*\*

La guerre 1 Encore une guerre, là-bas 1 J'en discutais l'autre jour, d'un cœur désespéré, avec X... et Y... le prêtre et le professeur. Et ce matin, apprenant la mort du jeune L.... tue dans une embuscade, je me dis en tremblant d'horreur : les « intellectuels », les voilà, les responsables de nos malheurs et de nos crimes ! Si tant d'amertume maintenant pèse de nouveau sur nos vies, tant de dégoût et tant de honte, c'est à eux surtout que nous le devons. Le malheur, ce n'est pas que tels ou tels aient monnayé avec pareil cynisme leur savoir ou leur talent : pour être clerc sans doute on n'en est pas moins homme, et nous savons trop bien que les dons de l'esprit ne s'allient pas toujours aux mérites du cœur. Mais c'est le cœur justement, que ces mandarins péremptoires ont peut-être trop raillé. Ils ont cru et ont fait croire - car l'esprit, en dépit d'eux, gardera toujours son prestige - qu'on devait crédit seulement aux choses démontrées. Hélas ! que démontre-t-on en ce monde ? Est-ce par raison que l'on aime, que l'on souffre ou que l'on croit ? Liberté, bonté, justice, beauté des choses et des âmes, est-ce « l'intellect » qui sent tout cela ? Aussi nos faux prophètes de l'esprit ont-ils pu se gausser à l'aise, et par arguments bien déduits, de ce romantisme « stupide » : égalité, amour des hommes, idéal, progrès humain.

Inversement, il n'est pas de crime ou d'ignominie au service de quoi ils n'aient appelé la raison. C'est Alexis Carrel, prouvant la nécessité et le bienfait des guerres. C'est Charles Maurras établissant, par raison démonstrative, la précellence du fascisme allemand, ce fruit parfait des vertus cartésiennes : organisation, méthode, scientifique rigueur.

C'est pourquoi la véritable intelligence, celle qu'animent et conduisent le bon cœur et le bon sens, à bientôt crié à ces sots, à ces criminels imposteurs

*Arrière, ceux dont la bouche  
Souffle le chaud et le froid*

Pour lutter, souffrir, mourir, nous n'avons pas attendu chez nous, Dieu merci, que l'on nous eût prouvé, par « discours cohérents », qu'il était beau, et juste, et grand de tout donner pour un idéal, un amour, un rêve - un enthousiasme, romantique en effet, que l'on peut railler et qui « ne paie pas ». Et nous nous sommes tournés vers des penseurs plus clairvoyants, vers un Vauvenargues qui dit : « Les grandes pensées viennent du cœur », vers Saint-Exupéry, cet autre grand mort, qui écrivait dans son dernier message : « On ne voit bien que par le cœur. »

\*

\*\*

Aliès, qui « fait la feuille » près de sa bergerie des Parédals, me surprend en train de considérer, œil perplexe sans doute, un espace pelé autour d'un chêne nain. Il m'aborde avec un sourire : « Vous regardez ça ? » me dit-il « et je parie que toutes ces herbes noires qui crèvent, vous croyez qu'on les a brûlées ? Mais non : c'est une truffière qui naît. On appelle ça : un cramadis. Dans deux ou trois ans, peut-être plus tôt, elle commencera à donner. Vous savez, une truffière, ça vient tout seul et ça se perd de même : on n'y comprend rien. Voyez celle-là, près de la muraille : l'herbe commence à y pousser, c'est fini je crois bien que nous y aurons « levé » l'an passé les dernières truffes... »

A quoi tiennent pourtant les découvertes des hommes ! Comme il est tardif quelquefois, notre « sublime esprit », à discerner les voies que nous montrent les choses ! Le raisonnement par analogie : nous n'avons pas d'autre moyen pour avancer dans nos ténèbres (car avouer que, neuf fois sur dix, nous jetons au hasard une pierre à la nier, c'est le courage et l'honneur d'un bien petit nombre de sages). Et, cependant, pour soupçonner le pouvoir « antibiotique » de certains champignons, nous aurons passé bien des siècles à attendre cet improbable fhasard : la chute d'un brin de pénicillus dans quelque bouillon de culture !

Le moins génial de nos raisonneurs - je veux dire des naturalistes -, s'il était venu seulement observer par ici (au lieu de s'en tenir aux mœurs de Bouffon : « je suis resté vingt ans dans mon cabinet de travail » disait ce philosophe), celui-là aurait appris de mon berger Aliès ce que les hommes de chez nous savent depuis mille ans : que la truffe extermine autour d'elle toute existence végétale. A la réserve de l'arbre nourricier : noisetier, genévrier, aubépine, chêne surtout - car elle est intraitablement exclusive dans le choix de ses protecteurs - elle ne supporte rien dans son voisinage.

Encore y a-t-il un mystère, dans ses relations avec le compagnon élu : aucun lien visible, jamais, entre le tubercule clandestin et les racines qui l'entourent. « C'est l'ombre, dit-on, qui la fait pousser ». Mais quand débute un cramadis, c'en est fait aussitôt de toute chose verte. On voit le mal, comme une pelade, gagner de proche en proche. Il semble qu'une flamme souterraine, sur l'aire prédestinée, brûle l'herbe touffe à touffe. Rousses, noires, tout à fait mortes, disparaissent une à une non seulement les plantes de surface, bohèmes à tête folle qui campent un an et s'en vont, mais les sédentaires les plus âprement agrippées, les fétuques, les thyms, les globulaires à raciries torsos et jusqu'à cette réduction d'asphodèle : la phalangère-à-fleurs-de-lys, dont les griffes charnues serrent profond la terre-mère et font, de son ocre vif, le blanc si pur de leurs étoiles.

Dès la Saint-Jean-d'été, voilà que par endroits la terre se craquelle. Ce signe ne ment pas : des truffes se forment dessous. Toutes blanches, bien que grenues déjà et très bien conformées, elles n'ont encore aucune odeur. Il faut que mystérieusement les travaillent le ruissellement des pluies de l'automne, la constriction des gelées d'hiver. Et vers Noël, quand reviendra les grives, de tant de macérations et d'épreuves naîtra leur prodigieux parfum.

« C'est bien curieux ! ... » rêvait Aliès. « ... Et vous connaissez, dit-il, cette petite bête qui mange les truffes dans la terre ? » De ce coléoptère couleur de canelle, je ne sa vais de plus que son étiquette latine et sa place arbitraire dans un groupe fictif. De « la mouche » aussi, cette mouche dont la présence décèle infailliblement la truffe en plein hiver, intempestivement éveillée au cœur le plus noir de la noire saison, quand tous les autres insectes rêvent encore dans leurs nimbes, liés de pâles bandelettes.. Et pourquoi ou comment donc fut assigné à ces quelques êtres, comme mets exclusif parmi tant de nourritures terrestres, la truffe au poignant arôme, la gemme noire de nos fraus ? Mais allons : pourquoi ne pas faire bon cœur contre cette amère fortune ? N'est-ce pas assez, pour notre dignité, notre bonheur peut-être, de bien regarder tout cela, d'admirer et de chérir ?

\*

\*\*

Les louanges les plus vives, et que je sens les plus sincères, ce sont celles-là qui m'alarment le plus et pour un temps me découragent. Ce miroir déformant que me tend l'amitié me propose une image qui depuis longtemps ne me trompe plus. Car je peux douter de bien des choses. non de ma laideur ou de mes faiblesses. Hélas ! de même que je suis bien seul à les pouvoir connaître, que ne suis-je le seul, aussi, à pouvoir en souffrir !

\*

\*\*

Femmes-athlètes, femmes-savantes : quelle tristesse, quelle pitié ! Et quoi de plus funeste à la dignité de la femme, à sa grandeur qui peut, sur tant de points, secrètement passer la nôtre ! En tout cas ce n'est pas ainsi qu'elles se relèveront jamais de la suspicion ou du mépris où il est difficile de ne pas tenir la plupart.

\*

\*\*

Je greffe mes rosiers. Je peine à glisser un « œil » minuscule dans l'incision en T. Cette opération délicate me requiert tout entier. Je le crois du moins. Mais je me trompe puisque tout à coup, sans raison perceptible (il est neuf heures du matin), voilà qu'un vers s'étale dans nia tête et un instant remplit ma vie :

*Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées...*

Et je pense aussitôt (pourquoi, je me le demande) la poésie et l'art, eux aussi, se couchent dans les « profondeurs » obscures de la philosophie, de la métaphysique. Mais eux aussi en sortiront un jour,

*Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lavés au fond des mers profondes.*

\*

\*\*

On tremble parfois à se dire que celle qu'on aime es, peut-être semblable à celui qu'on est.

\*

\*\*

Ce matin je rencontre X... Un moment, de Petit-Jean Pourroutou-d'Anglars, nous faisons route de conserve. X..., je le dis d'avance, n'est ni professeur, ni savant, ni philosophe assermenté : c'est un brave homme, simplement. Je lui montre, entre deux pierres, un amas de crottins frais : petits boudins noirs tous semblables, tous marqués à l'un des bouts d'une tache crayeuse : « Curieux, lui dis-je, que les perdreaux viennent crotter au même endroit ? » - « Rien d'étonnant, fait-il : ils vivent en troupes, en « compagnies » vous le savez bien. Et le soir tout le monde couche ensemble, par terre. » - Oui, je sais ; mais les cailles ? Elles ne font pas société, celles-là : pourtant leurs « privés » aussi sont publics. » - « - ? » « C'est comme ces trous creusés par les bêtes, où l'on voit des excréments enterrés, mêlés tantôt de boules de poils et de fragments d'os, tantôt d'élytres de carabes, tantôt de noyaux, de pépins : renards, donc, ou blaireaux. Quelle idée, d'enfouir leur fiente ! » - « Là c'est autre chose, c'est l'instinct : ces bêtes ne vont pas laisser derrière elles cette odeur, ce jalon sur leur piste ! » - « Bon. Mais les lapins qui - regardez là-bas - ont leurs latrines publiques sur cette dalle haut perchée ? Et les genettes (si communes ici, vous le savez bien : il n'y a que les « savants » de cabinet qui l'ignorent), les fouines, les putois, qui laissent n'importe où leurs « fumées », qui crottent haut, à tous vents, à tous nez... comme les chiens d'ailleurs, qu'on voit se travailler, se guinder pour jucher le plus haut possible, sur une touffe, sur un roc, le cornichon de leur crotte ?... »

X..., d'un œil mort, regarde à travers moi : secoué certes, mais toujours cramponné à sa planche, à son radeau. il cherche l'argument. Il sait qu'il existe : il le trouvera

\*

\*\*

Querelles que je fais à ma raison : scènes de dépit amoureux où les torts, bien entendu, ne sont pas tous de mon côté. Car elle aussi me fait des scènes : à propos de mon cœur, dont elle est jalouse. Et parfois, hélas ! au lieu de leurs voix si sages ou si tendres, j'entends en moi les cris de deux mégères.

\*

\*\*

« Faire difficilement des vers faciles ». Oui, mais les faire aisément serait mieux. Racine le savait bien pourtant. Et Valéry le savait trop.

\*

\*\*

J'écoute la « Sérénade en ut mineur » (K. 388), une de celles que j'aimais le moins, encore qu'elle gardât, avec son air de langueur et d'indolence, un mystère qui me troublait. Et voilà que ce soir, dans les trois derniers mouvements, cette sorte de morne gigue, lente, désenchantée, rêveuse, me révèle son secret... A croire que c'est elle que Verlaine écoutait :

*Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur...*

Figuration, transposition magique. Un des moments les plus troubles, les plus secrets, les plus fugaces de nos vies : le voilà fixé pour l'éternité et d'âge en âge, d'âme en âme, de loin en loin trouant le mur, laissant passer un souffle, une lueur, un frisson du commun mystère.

\*

\*\*

Vent mol et moite : il va pleuvoir. J'approche de la Grange-Haute. Mes chiens ont soif et les auges sont vides. On les aura nettoyées hier : ce sont les corbeaux qui, venant y boire, y plongent, s'y ébrouent, remuent au fond des algues vertes, des peaux noires. Et les moutons refusent cette eau que, peut-être, ils sentent malsaine. Le seau ? Je le vois, toujours pendu sous le rebord du toit, l'anse passée dans sa branche de chêne fichée dans le mur. Mais au lieu de se balancer et de sonner au vent, il r este inerte comme un bloc : il est plein à ras-bord. L'eau de ces maigres pluies, et bien que recueillie par un seul rang de tuiles, a donc suffi à le remplir. Incroyable, la capacité d'absorption que peut avoir une citerne. Admirables surtout, les hommes d'autrefois qui l'avaient pressentie. Car c'est toujours ainsi que les découvertes se font : par prescience, divination et par le plus mystérieux, le plus utile - le plus rare aussi même aux champs - des instincts, des sens, des pouvoirs humains.

\*

\*\*

Baudelaire m'apporte ce matin un secours bien inattendu. Au jardin, sarclant les herbes (que je trouve, après seulement huit jours de mégarde, pullulantes, provocantes, malignement agrippées aux pierrailles), tout à coup montent de moi, larges et solennels, rythmes, sons, images, rêves :

*le te frapperai sans colère  
Et sans haine, comme un boucher,  
Comme Moïse le rocher...*

D'un coup, alors, la rage tombe, la pointe de l'aigreur s'émousse, la plaie guérit, et voici qu'étalant leur flot, me reviennent douceur, humble patience, joie.

\*

\*\*

J'arrivais chez les Taillebarte, au mas de Lucas. Poussant la clède du couderc, j'aperçut Faïeule, Miétou, debout sur le balet, au bout de l'escalier de pierre, appuyée de la main au large parapet. Elle était bien frêle et bien ratatinée dans ses vêtements noirs. Mais ses yeux étaient vifs sous la coiffe serrée, la togne traditionnelle qui laissait voir sur son front les bandeaux bien lissés de ses, cheveux blancs. Chère vieille ! Dix ans que sur ces mêmes dalles de pierre, sous l'auvent aux piliers de chêne, je n'avais pas avant de passer l'endaillièrre, serré sa petite main...

Comme j'entrais dans la vaste cuisine où la famille prend ses repas, où se voit dans un coin le lit de la **ménine** (c'est l'ancienne, c'est l'aïeule), le maître de céans, qui s'appelle Touénou, jetait dans le feu un fagot tout entier, par dessus la tête d'un enfant accroupi, en train de faire des **pétofos** : sur la pierre de l'âtre, le plus près possible des braises, il alignait des grains de maïs. L'un après l'autre, à un rythme inégal, ils se gonflaient, tremblotaient et clac ! éclataient brusquement, toujours à l'improviste, en faisant sursauter l'enfant ravi.

« Il en faut peut pour s'amuser quand on est petit », fit le vieux qui s'était assis dans le coin de la cheminée, sur cette chaise basse appelée : salinier, dont le siège est Lin coffre à sel. « La roue tourne, vous voyez, et les enfants sont toujours les mêmes. Vous aussi vous en faisiez, des pétofos, je parie, quand vous habitiez à Saint-Antonin, chez votre grand-père : Henric-de-Ratéto nous l'appelions... Ah ! c'était « un crâne » celui-là : vaillant, brave homme et bon ouvrier !... Eh oui, rien ne change... »

Nous regardions tous deux les grains de maïs éclatés. Nous reconnaissons avec une humble tendresse leur chair blanche qui sortait en cornes et en mamelons, comme les tubercules d'une molaire, hors de la peau noire et dorée. A revoir ces chères pétofos si pareilles aujourd'hui à ce qu'elles furent toujours, nous retrouvions une fois de plus, fils naïfs de la même terre, le sens des fraternités premières qui mêlent âmes et destins... Qu'elles sont illusoires ces différences que l'âge, les conditions et la culture semblent mettre entre les hommes ! Qu'il est doux, pour l'âme éphémère, de prendre appui sur l'éternel ! D'oublier l'orgueil et l'envie dans la bonne foi de l'enfance et dans l'abandon de l'amour !

Tirant un objet d'un trou de la cheminée, dans la muraille noire de suie : « Vous connaissez ça ? » me dit Touéno. Et je reconnus, ô douceur, l'**estrebrel** de mon Jeune âge, ce fruste jouet du causse, fait d'une noix évidée que traverse un axe portant deux ailes en croix. Mon grand-père aussi, un soir d'hiver, il y a tant de jours, avait percé et curé au fer rouge une grosse noix. Il avait fixé à un bâton de buis les ailes du moulinet. D'un trou pratiqué au flanc de la coque sortait une ficelle que je lirais et lâchais alternativement : les ailes se mettaient en marche en cliquetant et bientôt, prenant force et vitesse à pulsations de plus en plus pressées, le joli moulin ronflait en me soufflant sur la joue...

\*

\*\*

Le style de Montaigne « **L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise. Est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'âne ?** »

Facilité ? Redondance ? Verbiage outrepassant ? Sty le « esfoiré », comme il dit lui-même ? Non, mais verve crue et jaillissante, succulente, grâce fine et bonne grâce. Tel, si j'étais ce que je rêve d'être, je voudrais que mon ,Style fût.

\*

\*\*

Février.

Je le gravissais une fois de plus ce matin, le vieux chemin de Rodanèze. C'était le seul, dans le temps, qui, de Saint-Antonin-en-Rouergue s'en allât jusqu'à Rodez. Aujourd'hui il n'est plus guère qu'un chemin de pied, un vial de pèd roide et pierreux, un raccourci qui mène au causes. Mais il prend toujours en écharpe le Deymié aux croupes jumelles. Mais tous les ans, sans manquer, quand refleurit au temps nouveau sa double haie de buissons noirs, il cravate de dentelle le vieux roc en bure d'hiver. Maintenant comme il y a mille ans, le paysan qui va faire sa vigne le monte à lentes enjambées, le foussou à l'épaule, le vieil outil toujours le même, avec son manche en bois de frêne, lisse et doré comme l'ivoire, bien glissant sous la main cornée...

Je montais là-haut chercher bien des rêves mais surtout, il faut le dire, j'allais chercher une espérance, essayer d'entendre des voix, demander aux plantes et aux bêtes si elles n'auraient pas déjà senti l'approche du printemps. A mon tour, moi vivant, moi encore après tant d'autres - après ce troubadour de jadis par exemple, Ramond Jorda de Sanct-Anthony, qui tentait, huit siècles en ça d'exprimer un trouble pareil dans cette langue même que nos paysans parlent toujours.

C'est à l'éternité des choses essentielles, à l'imperturbable durée des formes, des symboles et des émotions de nos cœurs que je rêvais en poursuivant ma route. A mesure que je montais, je regardais au loin les houles de la terre soulever peu à peu l'horizon. Comme un détour du chemin me cachait la ville, ce nid d'hommes, ramassée au creux de sa conque : après tout me disais-je, qu'y a-t-il ici de changé depuis les lointains millénaires ? Cette bouriaque - une buse - qui plane en rond, là-haut, juste au-dessus de ma tête : de toute éternité le miaulement qu'elle pousse a été un des bruits familiers de ce calme vallon. Les pies déjà volent par couples. Comme on les a toujours vues à cette époque de l'année, je les vois jouer entre elles,

multiplier agaceries, provocations, avances : sautilllements de motte en motte, la queue non plus hochante mais immobile et haut cambrée, brusques envols, successions d'élastiques plongées - ou bien montées en flèche suivies de piqués verticaux, fuites soudaines, combats, duos ou défis jacassants - tout le manège enfin du désir qui s'éveille ou de l'amour qui naît.

Ce pivert, le picotarro de nos pères, traverse la vallée en semant son appel : « plôu ! plôu ! plôu ! » tout le long de son vol onduleux, alternance rythmée de plongeurs et de battements d'ailes. Seul de tous les oiseaux il nage vraiment, il nage toujours la « brasse coulée » tandis que ce corbeau solitaire qui se rend du Roc Rouge à Pech-Dach brasse l'air lourdement, à pénibles coups d'avirons...

Non rien ne change ici, puisque les forces de la vie sont les mêmes toujours. A tour de rôle et à longueur d'année les saisons, toujours dans le même ordre, renouvellent la lumière dans le ciel et sur la terre les couleurs, les odeurs et les bruits. Entre ses bornes immuables le même soleil, qui fait toujours sa même ronde, tend et détend, allonge ou raccourcit, de l'un à l'autre solstice, l'arc qu'il trace là-haut par dessus la vallée.

Et les besoins de nos corps et de notre pensée, ces formes aussi de la force commune, changent-ils eux-mêmes tellement ? Bien avant les Latins, les Ibères qui nommèrent La Calm le fertile plateau du dessus, les Celtes qui appelaient balacon, comme nous disons balet, l'auvent de leurs maisons, s'y prenaient autrement, pour ouvrir et remuer leurs champs, que cet homme là-bas qui laboure et qui tient dans sa main l'estèbe de l'araire, la primitive charrue dont le soc, lou dental, est en bois de sorbier ou d'agar ? Derrière ses bœufs, qui portent toujours leur force dans leur front : « Hâ Guinet ! Hâ Rouge ! », fait-il parfois, la voix traînante, comme l'ont crié sous le même ciel d'innombrables aïeux. Derrière sa paire rouge, aux gros genoux toujours cagneux, il prépare ce matin, comme on l'a toujours fait ici dans la même saison, ses cultures de printemps sur le blé de l'été dernier, ses **tardivals** comme on dit encore, comme je l'espère on dira toujours.

Le voilà maintenant qui, soulevant la pointe du soc qu'on appelle toujours Jou gabén, retourne sa charrue sur la taubéra, ainsi que les Celtes déjà nommaient la bordure d'un champ. Et de l'autre côté, à l'angle que fait ce champ avec la « pièce » du voisin, voilà cette pierre fichée, la bola, qui marque toujours, avec son même nom, la limite des héritages.

Ce bouvier d'aujourd'hui, c'est bien de l'antique guihada qu'il touche ses boeufs, du traditionnel aiguillon de labour : une longue branche de saule ou bien de châtaignier, bien droite, blanche et légère. Elle porte au gros bout l'auzil, la raclette de fer dont on détache par temps mou les blocs de glaise rouge qui empâtent le soc. A l'autre extrémité, c'est le clou qu'on affûte au tiers-point. Quant à « l'appeladou », la courte « tocadoïra », celle que le bouvier promène sur l'épaule tandis qu'il va sur le chemin devant le « carri » cliquetant, elle est faite, maintenant comme jadis, d'une branche d'avelanier, à peau rousse, luisante, tiquetée de menus points blancs. Certains la font de buisson noir : elle est plus ferme, plus pesante et gainée d'un plus riche cuir. Quelques raffinés l'oignent même de cire vierge, pour la garder sans doute du ver qu'on nomme Jou cussou, mais aussi Je crois bien pour qu'elle soit encore plus polie, plus doux coulante dans la main, plus précieuse, plus amie.

Quelquefois elle est née dans la haie, d'une souche de coignassier. Depuis longtemps on l'avait remarquée et choisie, si droite ainsi et de hardie venue. On l'a vue grandir jour à jour, dépasser bientôt les autres branches naines, informes ou tortues. Patiemment, comme toujours en toutes choses, on a attendu qu'elle ait pris, avec l'âge, la force, la juste longueur, le calibre et le poids. L'heure venue - c'est toujours à la vieille lune, sinon tout bois se pique aux vers - on l'a coupée à la serpe, on l'a raclée au couteau, on l'a polie, on l'a ferrée : et voilà le rite accompli.

Je m'approche de ces bœufs qui vont et viennent dans il arada, de leur pas lent de toujours, le regard fixe, le front haut, hiératiquement solennels. De loin en loin un hochement de tête de l'un deux fait grincer les juilles qui serrent le joug, et le fil de bave qui lui pend au mufle casse net et se disperse en pluie. Parfois, si le bouvier chante, l'attelage s'arrête tout à coup pour écouter dit-on. Alors, d'une calme voix : « A-né â-né ! » fait l'homme : « 1 Allons ! Allons ! » Et de nouveaux les douces bêtes se tendent pour l'effort. On voit rouler des muscles dans leurs cuisses. La terre croule sous leurs sabots, elle bouillonne autour du soc : il est en marche de nouveau, l'immémorial équipage, le groupe fraternel « enguirlandé d'oiseaux », comme Antonin Perbosc le chantait autrefois...

Or, comme aux temps les plus anciens, c'est bien avant pointe d'aube, vers les trois heures de la nuit, que le bouvier leur a fait passer à trois reprises, par le trou du plancher au-dessus de la crèche, la « pasture »

de leurs trois repas successifs. Comme au plus lointain des âges les lourdes bêtes ont mis deux bonnes heures à manger et à ruminer alternativement leur matinale, leur nécessaire ration. Elles ont bu aussi, entre temps et à elles deux, leurs quarante ou cinquante litres : et, s'il faisait froid, c'était de l'eau tiède où l'on remuait quelques raves bouillies. Oh ! la bonne chaleur et le bon parfum, quand l'homme est entré dans l'étable, sa lanterne à la main ! Sous les poutres basses où pendent en ventres de sac les toiles d'araignées alourdies de poussière et de débris de foin, les bœufs énormes étaient couchés, la ligne de "échine saillant, comme une carène ou le faîte d'un toit, au-dessus des flancs rebondis...

Quel âge n'a pas vu ces choses, entendu ces voix ? Des empereurs, des rois, des meneurs d'hommes ont passé. Tant de guerres aussi, de persécutions, de ruées, toutes les rafales des crimes humains. Mais ici, dans ce pays de grèzes et de fraus, rien n'a jamais troublé la placidité de nos bœufs, la force qui fait pousser bien droites, sur l'arbre ou le buisson, les guilhadas des bouviers, celk qui fait naître le blé l'hiver, l'avoine du printemps, le maïs du mois de mai, les raves du 15 août - celle qui porte en ce moment aux plus hauts brins de l'amandier le premier effort de la sève, la force qui émeut déjà, partout autour de moi, toujours aux mêmes lieux, les gerines des mêmes fleurs.

**Saint-Antonin-de-Rouergue,**

**27 octobre 1956**